Le paysage scolaire à la veille de la restauration de Meiji : écoles et manuels

Christian Galan

Citer ce document / Cite this document :

Galan Christian. Le paysage scolaire à la veille de la restauration de Meiji : écoles et manuels. In: Ebisu, n°17, 1998. pp. 5-47.

doi : 10.3406/ebisu.1998.985

http://www.persee.fr/doc/ebisu_1340-3656_1998_num_17_1_985

Document généré le 16/10/2015

Résumé

Plus que quantitatif, le bilan de l'époque d'Edo en matière d'éducation est avant tout qualitatif et tient en trois points : l'existence d'un réseau d'écoles couvrant tout le pays, l'acceptation par une grande partie de la population de la nécessité de l'éducation, l'existence de pratiques pédagogiques et d'ouvrages à finalité scolaire utilisés plusieurs siècles durant.

La présentation de l'instruction scolaire durant cette période souffre trop souvent de généralisations ou de simplifications qui empêchent notamment d'appréhender correctement la réalité des pratiques pédagogiques. Ne retenir, par exemple, que les oppositions écoles de fiefs/écoles du peuple (hankô / terakoya) ou études classiques /études pratiques n'est pas suffisant : non seulement il existait d'autres types d'institutions scolaires, mais à l'intérieur même d'une même catégorie d'écoles les enseignements dispensés pouvaient être très différents en fonction du lieu et de la période de l'époque d'Edo considérée.

L'objectif de cet article est donc d'essayer de donner une image un peu plus précise du paysage éducatif de l'époque d'Edo en présentant les différents types d'institutions scolaires qui existaient à la veille de la Restauration de Meiji, ainsi que les ouvrages qui y étaient utilisés en tant que manuels scolaires.

Abstract

One should assess the achievements of the Edo Period in terms of quality rather than of quantity. The achievements are three-fold : the existence of a nationwide network of schools ; the acceptance by the majority of the population of the necessity for primary education ; the existence over the previous centuries of both teaching practices and textbooks. Explanation of education during the Edo Period are often clouded by generalizations and over-simplification, preventing one from grasping a true picture of the teaching methods used. Simplifying the educational system to a set of extremes : fief schools (hankô) versus non-samurai schools (terakoya) or classical versus practical studies is inadequate as other types of schools existed as did variants in the teaching — even within the same category of school — according to its location and the specific time during the Edo period.

The aim of this article is to provide a clear account of schooling during the Edo Period by explaining what types of schools existed as well as what textbooks were used on the eve of the Meiji Restoration.

LE PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE LA RESTAURATION DE MEIJI : ÉCOLES ET MANUELS

Christian GALAN

*Maître de conférences à l'Université
de Toulouse-le Mirail*

Résumé

Plus que quantitatif, le bilan de l'époque d'Edo en matière d'éducation est avant tout qualitatif et tient en trois points : (1) l'existence d'un réseau d'écoles couvrant tout le pays, (2) l'acceptation par une grande partie de la population de la nécessité de l'éducation, (3) l'existence de pratiques pédagogiques et d'ouvrages à finalité scolaire utilisés plusieurs siècles durant.

La présentation de l'instruction scolaire durant cette période souffre trop souvent de généralisations ou de simplifications qui empêchent notamment d'appréhender correctement la réalité des pratiques pédagogiques. Ne retenir, par exemple, que les oppositions écoles de fiefs/écoles du peuple (*hankô/terakoya*) ou études classiques/études pratiques n'est pas suffisant : non seulement il existait d'autres types d'institutions scolaires, mais à l'intérieur même d'une même catégorie d'écoles les enseignements dispensés pouvaient être très différents en fonction du lieu et de la période de l'époque d'Edo considérée.

L'objectif de cet article est donc d'essayer de donner une image un peu plus précise du paysage éducatif de l'époque d'Edo en présentant les différents types d'institutions scolaires qui existaient à la veille de la Restauration de Meiji, ainsi que les ouvrages qui y étaient utilisés en tant que manuels scolaires.

Summary — The Situation for Education on the Eve of the Meiji Restoration : Schools and Textbooks

One should assess the achievements of the Edo Period in terms of quality rather than of quantity. The achievements are three-fold : (1) the existence of a nationwide network of schools ; (2) the acceptance by the majority of the population of the necessity for primary education ; (3) the existence over the previous centuries of both teaching practices and textbooks.

Explanation of education during the Edo Period are often clouded by generalizations and over-simplification, preventing one from grasping a true picture of the teaching methods used. Simplifying the educational system to a set of extremes : fief schools (*hankô*) versus non-samurai schools (*terakoya*) or classical versus practical studies is inadequate as other types of schools existed as did variants in the teaching — even within the same category of school — according to its location and the specific time during the Edo period.

The aim of this article is to provide a clear account of schooling during the Edo Period by explaining what types of schools existed as well as what textbooks were used on the eve of the Meiji Restoration.

明治維新前夜に存在の教育情勢 — 学校と教科書

クリスチャン・ガラン
トウールーズ第2大学助教授

要旨

江戸時代の教育について分析する時、まず重要なのは量的側面ではなく質的側面であり、それは三つのポイントに要約できる：(1) 全国に及んでいる学校網の実在、(2) 児童教育の必要性が大多数の人々によって認識されるようになったこと、(3) 幾世紀ものあいだ実践されてきた教育法と教育目的の書物の存在。

江戸時代の教育の紹介には、あまりにも一般化や単純化にすぎる傾向があり、教育の実情を理解するのを妨げる結果になっている。たとえばこの時代の教育を、「藩校と寺子屋」あるいは「漢学と実学」といった対立的構図からしか考察しないのは不十分である。これ以外の学校のカテゴリーが実在しただけではなく、ある学校のカテゴリーの中でもそこで与えられた教育は場所や時期によって—江戸時代においても—異なっていたのである。

したがってこの本稿の目的は、明治維新前夜に存在したさまざまな学校の種類とそこで教科書として使われていた書物を紹介し、試みに江戸時代の教育情勢についてより正確な姿を提示することである。

RECONSIDÉRER L'HÉRITAGE ÉDUCATIF DE L'ÉPOQUE D'EDO

Les chiffres généralement avancés pour évaluer la proportion d'enfants scolarisés durant la période d'Edo 江戸時代 (1603-1867) — 40 % des garçons et de 10 à 15 % des filles¹ — sont ceux qu'ont

¹ Ce qui représenterait, toutes classes sociales et tous types d'écoles confondus, près de 1 300 000 enfants, pour une population d'environ 34

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

proposés Ronald P. Dore² et Herbert Passin³ au début des années soixante. Leur calcul reposait essentiellement sur le décompte des écoles publié dans un document du ministère de l'Éducation japonais de 1890-92⁴ et sur les chiffres de la scolarisation proposés par l'historien de l'éducation Ototake Iwazô 乙竹岩造 en 1929⁵. Devenus les «chiffres officiels» de la scolarisation pour l'époque d'Edo⁶, ils n'apparaissent pourtant plus aujourd'hui refléter la réalité aussi fidèlement qu'on le pensait généralement. Le dénombrement des écoles effectué au lendemain de la Restauration de Meiji fut en effet biaisé par différents facteurs au premier rang desquels le zèle de certains fonctionnaires qui pensaient avoir tout intérêt à diminuer le nombre des écoles existant avant la Restauration pour valoriser les réalisations du nouveau pouvoir.

Un travail, long et délicat, de recensement précis est aujourd'hui en cours dans l'archipel au travers d'études d'histoire locale centrées sur la diffusion de l'éducation dans la société japonaise au niveau de tel département, de telle ville, voire de tel village. L'ordre de grandeur de 11 à 12 000 *terakoya* 寺子屋 — les écoles du peuple — proposé notamment par Passin et très souvent repris depuis, apparaît devoir être considéré avec prudence, d'autres chercheurs n'hésitant pas à avancer aujourd'hui les chiffres nettement plus élevés de 30 à 40 000 écoles⁷.

Le fait que le nombre des *terakoya* avancé jusqu'ici ait été très certainement sous-estimé n'implique cependant pas pour autant qu'il faille reconsidérer à la hausse le nombre des enfants scolarisés : on ne sait en effet, le plus souvent, que très peu de choses au sujet de la millions d'habitants.

² *Education in Tokugawa Japan*, Berkeley et Los Angeles : University of California Press, 1965.

³ *Society and Education in Japan*, Tôkyô et New York : Kôdansha International, 1965.

⁴ *Nihon kyôiku shiryô* 日本教育資料 (Documents sur l'éducation au Japon).

⁵ *Nihon shomin kyôiku shi* 日本庶民教育史 (Histoire de l'éducation populaire au Japon), 3 volumes, Tôkyô : Meguro shoten, 1929.

⁶ Alors que ces deux chercheurs, soulignant la terrible confusion qui règne parmi les statistiques concernant le dénombrement des différents types d'écoles et la fréquentation scolaire sous les Tokugawa, avaient bien pris la précaution de préciser qu'il ne s'agissait là que d'une évaluation de la scolarisation à la veille de la Restauration de Meiji.

⁷ Voir par exemple : Nakamura Kikuji 中村紀久二, *Kyôkasho no shakai shi* 教科書の社会史 (Histoire sociale des manuels scolaires), Tôkyô : Iwanami shoten, Iwanami shinsho 233, 1992, p. 2.

durée d'existence de ces écoles et de leur nature (type de fréquentation, équipement, compétences des enseignants, caractéristiques des classes, contenu des programmes, etc.) ; enfin, l'inscription sur un registre était une chose, la présence réelle, qui n'était pas obligatoire, une autre.

Malgré le double décalage que l'on constate lorsque l'on compare la scolarisation des garçons et celle des filles⁸, ainsi que lorsque l'on observe la situation des villes et celle des campagnes⁹, l'héritage de l'époque d'Edo en matière d'éducation nous apparaît donc devoir être évalué plus sur le plan qualitatif que quantitatif.

Quelle que soit la hauteur à laquelle les recherches en cours ou à venir finiront par évaluer la scolarisation des enfants à la veille de la Restauration de Meiji — de toute façon remarquable en l'absence de politique nationale —, le fait, par exemple, que, tout au long des 250 années qu'a duré le pouvoir des Tokugawa, un sentiment de nécessité et de besoin à l'égard de l'éducation s'est répandu progressivement dans toutes les couches de la population japonaise apparaît en effet beaucoup plus important pour comprendre la réussite ultérieure du gouvernement de Meiji en matière d'instruction. Nombreux sont les spécialistes japonais qui considèrent ainsi qu'à la fin de l'époque d'Edo, «l'essentiel» était en place, que ce soit au niveau de la prise de conscience, par le pouvoir politique et par le peuple, du rôle et de la nécessité de l'éducation ou, sur le plan matériel, avec la floraison de milliers d'écoles de toutes sortes et la mise au point de pratiques pédagogiques efficaces et diversifiées.

Plus que dans des chiffres, forcément imprécis en l'état actuel des

⁸ La faible proportion de filles scolarisées dans les *terakoya* à la veille de la Restauration s'explique par le fait que leur éducation n'était pas considérée comme une nécessité. Si différents indices — littéraires notamment, comme le fait remarquer Herbert Passin — laissent penser que les filles de la classe des *samurai* étaient pour la plupart « lettrées » et si la scolarisation des filles dans les *terakoya* des grandes villes, toutes classes sociales confondues, n'était que légèrement inférieure à celle des garçons (et sans doute supérieure dans les années 1860-1864), dans les campagnes en revanche la différence entre filles et garçons était considérable. Les paysans étaient beaucoup plus enclins que les citadins à suivre les préceptes confucéens selon lesquels la place des femmes se trouvait à la maison, l'obéissance étant l'unique vertu que ces dernières aient le devoir de cultiver.

⁹ Si certaines estimations évaluent à 86 % la proportion des enfants d'Edo fréquentant une école, ce taux tombe en effet à 25 % pour une région comme Kyûshû et avoisine les 10 % pour les Ryûkyû. Le sud et, surtout, le nord étaient extrêmement défavorisés par rapport au reste du pays (H. Passin, *op. cit.*, p. 44-45).

recherches — et, par ailleurs, pas toujours utilisés avec les réserves qui s'imposeraient, notamment quand, ils servent à affirmer le haut niveau d'instruction de la population japonaise dès avant le développement d'un système éducatif national et moderne¹⁰ —, le bilan de l'époque d'Edo en matière d'éducation tient selon nous, avant tout, en trois points : (1) l'existence d'un réseau d'écoles couvrant tout le pays, (2) l'acceptation par une grande partie de la population de la nécessité de l'éducation, (3) l'existence de pratiques pédagogiques et d'ouvrages à finalité scolaire utilisés plusieurs siècles durant.

Toutefois, la présentation que l'on fait généralement de l'instruction scolaire durant cette période reste encore bien trop réductrice, notamment pour qui cherche à appréhender correctement la réalité des pratiques pédagogiques : ne retenir que les oppositions écoles de fiefs/écoles du peuple (*hankô* 藩校/*terakoya*) ou études classiques/études pratiques n'est, en effet, le plus souvent, pas suffisant — du moins dans un premier temps, leur pertinence devant être chaque fois réévaluée en fonction de l'objet étudié. Non seulement il existait d'autres types d'institutions scolaires, mais à l'intérieur même d'une même catégorie les écoles pouvaient être très différentes les unes des autres en fonction du vécu des enfants, de la formation et de l'histoire personnelle des enseignants, des ouvrages disponibles, etc. Toutes, par ailleurs, y compris les *hankô* et les *terakoya*, ne cessèrent d'évoluer tout au long de la longue période de paix des Tokugawa : la réalité scolaire à la veille de la Restauration de Meiji n'est plus celle du siècle précédent, encore moins celle du début de l'époque d'Edo.

A partir des recherches que nous avons menées sur l'histoire de l'enseignement de la lecture¹¹, nous nous proposons donc d'essayer de donner dans cet article une image un peu plus précise du paysage éducatif de l'époque d'Edo en présentant — de façon, hélas, encore

¹⁰ On a fait notamment des 40 % et 10-15 % avancés par Passin et Dore, les chiffres du « lettrisme » de la population japonaise durant l'époque d'Edo, ce qu'ils peuvent difficilement être. Quant à la comparaison avec les pays occidentaux, contrairement à ce que l'on a parfois affirmé, elle se fait difficilement au désavantage de ces derniers : France (1867) – hommes : 73,1 %, femmes : 67,7 % (François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire – l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry* (tome 1), Paris, Editions de Minuit, 1977, p. 276) ; Angleterre (1840) – hommes : 66 %, femmes : 50 % (John Lawson et Harold Silver, *A Social History of Education in England*, London, Methuen & Co Ltd, 1973 p. 67-68) ; etc.

¹¹ Christian Galan, *L'Enseignement de la lecture au niveau élémentaire dans le système éducatif du Japon moderne depuis Meiji (1872-1992)*, thèse de doctorat nouveau régime, études japonaises, sous la direction du professeur Jean-Jacques Origas, INALCO, Paris, juillet 1997, 1389 p.

bien trop sommaire — les différents types d'institutions scolaires qui existaient à la veille de la Restauration de Meiji, ainsi que les différents types d'ouvrages qui étaient utilisés en tant que manuels scolaires.

I. UN PATCHWORK D'ÉCOLES COUVRANT TOUT LE PAYS

«Qu'est-ce qu'une école dans l'Ancien Régime français ? Rien de prévisible et de standardisé, comme aujourd'hui ; au contraire, une mosaïque d'institutions et de pratiques superposées, rivales, complémentaires, un compromis protéiforme entre des vœux locaux, une politique continue de l'Eglise, des impératifs occasionnels d'Etat, bref une existence et une histoire d'autant plus fluides qu'elles ont été plus longtemps ignorées par les grandes lois unificatrices de la monarchie.»¹²

A l'exception de la «politique continue de l'Eglise» qui n'a pas vraiment d'équivalent au Japon, si l'on remplace «Ancien Régime français» par *Bakufu* 幕府 et «monarchie» par «shōgunat», cet état des lieux de la réalité scolaire française avant la Révolution que dressent François Furet et Jacques Ozouf pourrait tout à fait correspondre à la situation du Japon à la veille de la Restauration de Meiji (1868).

L'école dans ce pays durant toute l'époque d'Edo est en effet plurielle, protéiforme et décentralisée. Les différentes formes qu'elle revêt sont apparues sans qu'il y ait de liens institutionnels entre les unes et les autres : chacune n'existe que pour répondre à la demande précise de l'un des groupes constitutifs de la société japonaise. Leur chronologie est celle de la descente du fait éducatif au sein de cette dernière.

C'est dans le premier article des *Règlements généraux relatifs aux guerriers*, *Buke shohatto* 武家諸法度¹³, promulgués en 1615 par le second shōgun 将軍 Tokugawa Hidetada 徳川秀忠 (1579-1632), que figure le fameux concept de «la voie des armes et de l'écrit», traduction littérale de l'expression *bunbu no michi* 文武の道 : les arts de la paix (l'étude, le savoir, le pinceau) doivent être aussi bien maîtrisés que les arts de la guerre. Généralement considéré comme le tout premier appel à l'étude

¹² F. Furet et J. Ozouf, *op. cit.*, p. 81.

¹³ Il s'agit des lois fondamentales du *bakufu* concernant l'activité des clans guerriers et de leur seigneur, les *daimyō*. Chaque changement de shōgun donna lieu à une nouvelle promulgation de ces règlements. Ceux de 1615 accordaient une large place à l'éducation et à la conduite morale des *daimyō*. Une traduction en anglais de ce texte figure dans l'ouvrage de Tsunoda Ryusaku *et al.*, *Sources of the Japanese tradition (volume 1)*, New York : Columbia University Press, 1964, p. 326-329.

lancé par le pouvoir shôgunal à l'attention de l'ensemble de la classe des guerriers, ce texte, qui sera repris par Tokugawa Iemitsu 徳川家光 (1603-1651) et ses successeurs, constitue, de fait, la première incursion officielle du pouvoir politique dans les questions relatives à l'éducation. Les dirigeants du pays ont pris conscience des changements qui affectent la société et en tirent les conséquences : les guerriers ne peuvent plus être ignorants, ils ne peuvent plus ne pas savoir lire. Dans un Japon unifié et pacifié, d'autres tâches que la guerre ou les combats les attendent et ils doivent dorénavant avancer doublement armés, «le savoir dans la main gauche et le sabre dans la droite». Les seigneurs, *daimyô* 大名, commencent à créer dans leurs fiefs ou domaines, *han* 藩, des écoles dont les programmes s'articulent autour de l'enseignement de la lecture, de l'éthique et des arts de la guerre. L'histoire, la poésie et la littérature chinoises ainsi que les classiques confucéens occupent la majeure partie du temps scolaire. Peu nombreuses au début de l'époque d'Edo, les écoles de fief, *hankô*, se multiplient à partir des ères Kansei 寛政 (1789-1801) et Bunka 文化 – Bunsei 文政 (1804-1818, 1818-1830) pour dépasser 270 à la veille de la Restauration de Meiji, tous les fiefs s'étant dotés de leur(s) propre(s) école(s). Placées sous l'autorité directe des *daimyô*, elles permettent à ceux-ci de former et de sélectionner, au plus près de leurs besoins, les individus au service du fief.

En même temps que la fonction éducatrice atteint un niveau d'organisation de plus en plus élevé au sein de la classe des guerriers, les autres classes de la société japonaise — paysans, artisans et marchands — accèdent elles aussi à l'éducation au cours de l'époque d'Edo. Plus lente mais non moins irréversible, cette évolution s'accomplit sans que le pouvoir politique en soit l'initiateur ni même qu'il s'y intéresse vraiment — du moins dans les premiers temps. L'éducation ne lui paraît être une nécessité que dans la mesure où elle reste une éducation de « classe », réservée à l'élite.

Le développement des activités commerciales et de l'économie suscite une augmentation de la demande éducative au milieu de l'époque d'Edo au sein de ces autres classes ¹⁴. Les *terakoya*, littéralement

¹⁴ Il est clair que suivant les époques et les groupes sociaux considérés, d'autres facteurs, collectifs ou individuels, ont favorisé le développement de cette demande éducative : imitation de la classe des guerriers ou de la noblesse par les marchands, motivation par le biais du religieux, etc. Si on s'en tient aux grandes tendances cependant, l'explosion du nombre des *terakoya* à la fin de la première moitié du XIX^e siècle apparaît essentiellement liée au développement économique que connaît alors le pays. En ce qui concerne la classe des paysans, dont les motivations à l'égard de l'école sont sans doute les plus difficiles à cerner, la nécessité de maîtriser l'écrit pour répondre aux

«écoles des temples» — nom qu'elles tiennent, tout en ayant perdu tout caractère religieux, des écoles ouvertes par certains bonzes durant le Moyen Âge — se multiplient, le mouvement s'amplifiant jusqu'à la Restauration de Meiji. Leur mission originelle est de donner une instruction élémentaire aux enfants de ces différentes classes. Le temps est en effet venu où, comme l'écrit Ishikawa Matsutarô, «dans la vie de tous les jours, on ne peut plus se permettre de ne pas connaître ni maîtriser la lecture, l'écriture et le calcul»¹⁵.

Cette descente du modèle éducatif vers les couches inférieures de la société s'accomplit alors que périclitent et ferment les institutions scolaires de l'aristocratie.

*Le premier trait majeur [de l'époque d'Edo], c'est le déplacement de l'hégémonie culturelle. Au cours de cette période les aristocrates de la cour et les communautés religieuses qui dominaient jusque-là la vie culturelle, perdent leur hégémonie et cèdent la place d'abord à la classe des guerriers et puis à une nouvelle couche sociale montante — la bourgeoisie — qui renforce sa position dans la société au fur et à mesure que se développent les activités commerciales.*¹⁶

S'il n'a pas la volonté d'instruire le peuple, le pouvoir politique ne cherche cependant pas à interdire les écoles naissantes ni même à freiner la diffusion de l'instruction qui s'organise hors de sa tutelle. Il laisse faire tout simplement¹⁷.

sollicitations d'une organisation administrative de plus en plus centralisée a très certainement été également un facteur important pour les plus riches d'entre eux, et cela dès la première moitié de l'époque d'Edo. Pour toutes les familles appartenant aux rangs les plus bas des quatre classes, enfin, le désir de promotion sociale est aussi un facteur qui ne doit pas être négligé, principalement lorsqu'on considère les décennies qui précèdent la Restauration de Meiji. Sur la relation entre l'éducation et la croissance économique, voir le chapitre «Conjoncture socio-économique» de Ninomiya Hiroyuki, in Francine Hérail et al., *Histoire du Japon*, Ecully : Horvath, 1990, p. 353-363.

¹⁵ Ishikawa Matsutarô 石川松太郎 et al., *Nihon kyôiku shi* 日本教育史 (Histoire de l'éducation au Japon), Tôkyô : Tamagawa daigaku shuppan bu, 1987, p. 71 (et plus généralement tout le chapitre 3).

¹⁶ Ninomiya H., *op. cit.*, p. 364.

¹⁷ Cela est d'autant plus remarquable que du point de vue du néo-confucianisme, l'idéologie officielle de l'époque, il n'était pas souhaitable que le peuple fût instruit, ou du moins que son instruction dépassât le stade de l'édification. R. P. Dore consacre à cette question un chapitre de son livre (*op. cit.*) « *The Commoner and his masters* », p. 214- 251).

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

Le peuple — au premier rang duquel les marchands — ayant toute latitude pour créer ses propres écoles, un véritable «maillage» éducatif se met en place petit à petit tout au long des deux siècles et demi que dure l'époque d'Edo. Un maillage disparate certes, aux mailles plus ou moins larges suivant les régions, mais qui finit par couvrir l'ensemble du pays¹⁸ et qui, par les différents types d'écoles dont il est constitué, touche toutes les composantes de la société.

*Avant que l'école existe, et pour qu'elle existe, il faut que quelque part, dans le corps social, elle soit voulue : en haut par l'Eglise, ou par l'Etat, ou par l'une et l'autre ; en bas par la société elle-même, c'est-à-dire par ses communautés. Les deux volontés (...) ne sont pas incompatibles ; mais elles ne sont pas, non plus, forcément liées.*¹⁹

Au Japon, ces deux volontés que Furet et Ozouf ont mises en évidence dans le cas de la France ne furent pas liées et agirent en parallèle sans vraiment se rencontrer : chaque composante du corps social voulant et créant des écoles pour ses propres enfants. C'est à une véritable «appropriation» du modèle éducatif par les couches inférieures que l'on assiste tout au long de l'époque d'Edo. Son enjeu principal : la maîtrise de l'écrit.

S'il existe entre les différents types d'écoles un certain nombre de convergences et de caractéristiques communes, leurs différences sont suffisamment importantes pour que l'on doive, au moins dans une première approche, les considérer séparément. Il faudra en effet attendre les dernières décennies de l'époque d'Edo pour qu'apparaisse un début d'uniformisation et que se produise un mélange sensible de leurs publics respectifs. Auparavant, sans être inexistantes, les passerelles entre les unes et les autres sont, d'une façon générale, extrêmement limitées²⁰.

A la veille de la Restauration de Meiji, le maillage éducatif japonais se compose des écoles suivantes :

Les écoles pour la noblesse.

Le *Daigaku* 大学 — la «Grande École» fondée au tout début du VIII^e siècle pour former les enfants des nobles des rangs les plus élevés à leurs futures tâches de fonctionnaires dépendant du

¹⁸ A l'exception toutefois de l'extrême nord, Hokkaidô, qui n'est pas encore « colonisé », et de l'extrême sud, Okinawa.

¹⁹ F. Furet, J. Ozouf, *op. cit.*, p. 70.

²⁰ Voir R. P. Dore, *op. cit.*, p. 214-251.

gouvernement central — périclita, brûla en 1177 et ne fut pas reconstruit. L'éducation de la noblesse de Cour ne fut plus dès lors assurée que par des précepteurs. Vivant dans un monde à part, un Japon archaïque et dépassé, et ne possédant plus aucun pouvoir, ses membres devront attendre les années 1840 pour qu'une école officielle, le *Gakushûin* 学習院 de Kyôto, soit créée à leur intention, par les autorités shôgunales, et les accueille entre 15 et 40 ans. L'éducation s'y résumait aux études confucéennes (*jugaku* 儒学 ou *kangaku* 漢学).

Les écoles shôgunales.

Hayashi Razan 林羅山 (1583-1657)²¹, l'un des principaux conseillers de Tokugawa Ieyasu, fonda en 1630 une école confucéenne, *Shôheikô* 昌平黉 ou *Shôheizaka*²² *gakumon jo*²³ 昌平坂学問所, réservée aux vassaux du *shôgun* et aux *samurai* de haut rang. L'enseignement qui y était dispensé se fondait sur le néo-confucianisme de Shushi²⁴ dont l'école devint le centre d'enseignement officiel et le garant de l'orthodoxie²⁵.

²¹ Néo-confucianiste de grande renommée, conseiller de Tokugawa Ieyasu et tuteur de ses successeurs Hidetaka, Iemitsu et Ietsuna, Hayashi Razan est considéré par certains historiens comme l'idéologue et le maître à penser du shôgunat à la fin de sa vie. Lui et ses descendants furent les responsables, plus ou moins officiels, de l'éducation sous les *shôgun* Tokugawa. Son hostilité au bouddhisme et son retour au *shintô*, en firent l'un des précurseurs du renouveau des « études nationales » (voir plus loin).

²² Du nom du lieu de naissance de Confucius (chin. *Chang ping*).

²³ Le terme *gakumon jo* signifie littéralement « lieu d'étude » et était utilisé, à l'origine, pour la pièce réservée à l'éducation du *shôgun*. A l'époque d'Edo, il devint synonyme de *kyôju sho* 教授所 et désigna certaines écoles se trouvant, comme le *Shôheizaka*, sous le contrôle direct du *shôgun* ou certaines écoles de fief.

²⁴ Le néo-confucianisme, fondé en Chine par Zhu Xi (Shuki 朱熹 ou Shushi 朱子, 1130- 1200) et diffusé au Japon à partir du XVII^e siècle, servit de base idéologique — officieuse d'abord, officielle ensuite — au *bakufu*. La pensée de Zhu Xi « (...) préconisant le respect des hiérarchies sociales, et la loyauté à l'autorité existante [fut] accueillie avec une grande faveur parmi les guerriers et [apporta] un puissant support au nouvel ordre politique du régime *bakuhan* » (Ninomiya H., *op. cit.*, p. 365 et suivantes). Voir également Maruyama Masao, *Studies in the Intellectual History of Tokugawa Japan*, Tôkyô : University of Tôkyô Press, 1974.

²⁵ L'école ne fut officiellement placée sous l'autorité directe du *shôgun* qu'en 1797. Elle continua par la suite d'être dirigée par les successeurs de Hayashi Razan.

Les autres écoles shôgunales et les écoles des fiefs seront créées sur son modèle. A la fin de l'époque d'Edo, il existait 27 écoles shôgunales dans lesquelles les enfants étaient scolarisés entre 8 et 15 ans.

Les écoles de fief.

Appelées *hankô* 藩校 (藩校), *hangaku* 藩学 ou encore *hangakkô* 藩学校, ces écoles étaient réservées aux fils des familles des guerriers et destinées à la formation des fonctionnaires et des officiers du fief. Après un démarrage plutôt lent²⁶ (51 écoles en 1764, 195 en 1848), on comptera plus de 270 écoles de fief à la veille de Meiji.

Essentiellement centré sur les études chinoises et confucéennes, l'enseignement qui y était dispensé pouvait varier profondément d'une école à une autre. A partir du XVIII^e siècle, certaines écoles se distinguèrent par la qualité de leur enseignement en matière d'études nationales (*kokugaku* 国学²⁷) puis, au siècle suivant, d'études occidentales (*rangaku* 蘭学 ou *yôgaku* 洋学²⁸ : médecine, balistique, cartographie, etc.)²⁹. Après l'abolition des fiefs en 1871, ces écoles constituèrent la base à partir de laquelle allaient se développer les collèges et les lycées du nouveau système éducatif.

²⁶ La première fut créée en 1641 par Ikeda Mitsumasa 池田光政 (1609-1682) dans son fief d'Okayama 岡山藩 et confiée à Kumazawa Banzan 熊沢蕃山 (1619-1691). Elle fut l'une des rares à accepter dès le début des enfants de notables ruraux dans le but affiché d'élever leur conduite et leur moralité. Ikeda, en seigneur éclairé, ne chercha pas seulement à promouvoir l'instruction des enfants de ses vassaux, mais créa également dans chacun des districts sous son administration des « écoles d'écriture », *tenarai sho* (voir plus loin), pour les fils de roturiers.

²⁷ Les « études nationales » virent le jour en réaction à l'hégémonie des études chinoises. En prônant un retour au Japon d'avant la sinisation, ceux qui s'en réclamaient, voulaient retrouver la « pure » voie japonaise. Comme Motoori Norinaga 本居宣長 (1730-1804), l'un des plus célèbres d'entre eux, ils remirent à l'honneur les classiques japonais par le biais d'un énorme travail philologique et furent à l'origine de la « renaissance » du *shintô* et de la pensée nationaliste. (Voir l'article de Mori Kazuya, « Motoori Norinaga », *Ebisu* 15, 1997, pp. 107-147).

²⁸ Baptisées d'abord *rangaku*, « études hollandaises », il s'agit de l'ensemble des connaissances relatives à l'Occident, y compris les sciences, les techniques et les langues étrangères. Dans la pratique, elles consistaient essentiellement en l'étude et en la traduction en japonais de livres étrangers.

²⁹ En ce qui concerne l'évolution des idées et de la culture dans la société japonaise de l'époque d'Edo, voir Maruyama M., *op. cit.* et Ninomiya H., *op. cit.*

Les plus avancés et les plus méritants des enfants étaient envoyés pour continuer leurs études dans les écoles shôgunales ou privées d'Edo, Ôsaka 大阪 ou Nagasaki 長崎. Toutes les écoles de fief ne recrutait pas au même âge et leur finalité était plus de former les bons techniciens dont avait besoin l'administration du fief que des gens de grande culture. La scolarité débutait entre 7 et 9 ans et durait en général une dizaine d'années. La fréquentation n'avait aucun caractère obligatoire, sauf pour certaines écoles dans les dernières décennies de l'époque d'Edo³⁰.

Les écoles privées ou shijuku.

A côté des écoles précédemment citées, s'étaient développées des écoles privées, *shijuku* 私塾, de niveau supérieur pour la plupart (bien que certaines aient également dispensé un enseignement élémentaire) et ouvertes aux gens du peuple, du moins aux enfants des familles les plus aisées. Les enseignants de ces écoles avaient des origines très diverses et un professeur reconnu pouvait vivre de son enseignement. Le contenu des cours était proche de celui des écoles de fief. Ouvertes à l'initiative de confucianistes, de spécialistes des études nationales ou occidentales, certaines, parmi les plus importantes de ces écoles privées, furent, telle l'école du *Kaitokudô* 懷徳堂 à Ôsaka³¹ «créées,

³⁰ Beaucoup d'écoles de fief possédaient leur propre bibliothèque, le plus souvent très bien fournie. Chaque année, une cérémonie (*mushi harai* 虫払い) avait lieu pour aérer les ouvrages afin de les protéger des ravages des vers, insectes et autres *mushi* 虫. Les livres étaient, comme dans nos bibliothèques actuelles, divisés en deux catégories, ceux que l'on pouvait sortir de la bibliothèque et ceux qui étaient « exclus du prêt » (voir R. P. Dore, *op. cit.*, p. 106). La moitié des écoles environ possédait leur imprimerie dans le double but — ambitieux — d'aider au financement de l'école par la vente des livres et de pouvoir fournir à leurs propres étudiants des exemplaires bon marché des classiques qu'ils devaient utiliser. Elles (re)publiaient également des ouvrages difficiles à trouver : livres chinois rares, livres occidentaux, histoires, généalogies, etc. Parallèlement cependant, la copie à la main restait le moyen privilégié de la diffusion des livres rares (on trouvera dans l'ouvrage collectif *Histoire du Japon* (*op. cit.*, p. 379-383) un passionnant chapitre rédigé par H. Ninomiya, sur « le monde des livres » et de la lecture dans la période pré-Meiji).

³¹ Cette école où enseignèrent les célèbres confucianistes Nakai Shûan 中井楚庵 (1693-1758) et Nakai Chikuzan 中井竹山 (1730-1804), obtint, deux ans après sa création en 1724, une autorisation spéciale du *shôgun* Tokugawa Yoshimune qui lui permit de fonctionner comme une école quasi officielle.

financées et dirigées par des “bourgeois” des grandes villes»³² pour éduquer les enfants des marchands.

Les terakoya.

Jusqu'à l'époque Muromachi 室町時代 (1336-1573), ces écoles, qui peuvent être définies comme les écoles d'instruction élémentaire pour le peuple, étaient vraiment des «écoles des temples». Organisées par les moines bouddhistes pour leurs novices et pour quelques fils de *samurai*, elles acceptaient également certains enfants issus du peuple. A partir de l'époque d'Edo, le terme désigna l'ensemble des institutions scolaires pour le peuple, qu'il y ait ou non un lien avec les temples, et le terme *terako* 寺子, enfant du temple, tout enfant scolarisé³³.

Les cours avaient lieu indifféremment dans des temples bouddhiques, des sanctuaires *shintô*, des maisons particulières, des lieux ou des bâtiments publics ou privés à même d'accueillir un certain nombre d'enfants. Leur existence était le fruit de la rencontre entre l'«offre» que représentait un maître disponible et plus ou moins compétent et la «demande» d'une communauté qui désirait que ses enfants reçoivent une instruction. Cette demande d'une éducation «publique» de la part des classes populaires urbaines (marchands) et rurales (couche élevée de la paysannerie) devint de plus en plus forte tout au long de l'époque d'Edo et connut son apogée durant les ères Bunka-Bunsei.

Le «corps enseignant» se caractérisait par une étonnante hétérogénéité : *samurai*, moines bouddhistes, prêtres *shintô*, autodidactes, etc.³⁴ Dans les *terakoya*, tout le monde était libre de se dire enseignant, à la différence des *hankô* ou des écoles shôgunales où les professeurs étaient sélectionnés et inspectés. La plupart des enseignants de *terakoya* ne gagnaient pas suffisamment leur vie et devaient travailler par ailleurs. Même parmi ceux qui, essentiellement dans les villes, parvenaient à en faire leur métier à plein temps, il n'y avait en général ni règles communes, ni uniformité, ni concertation

³² Ninomiya H., *op. cit.*, p. 384.

³³ Sur les *terakoya* voir (entre autres) : Ishikawa Matsutarô 石川松太郎, *Hankô to terakoya* 藩校と寺子屋 (Ecoles de fief et écoles du peuple), Tôkyô : Kyôikusha, 1978 ; et Ishikawa Ken 石川謙, *Terakoya : shomin kyôiku kikan* 寺子屋-庶民教育機関 (*Terakoya* : organes d'éducation populaire), Tôkyô : Shibundô, 1966.

³⁴ Origine sociale des enseignants des *terakoya* à la fin de l'époque d'Edo : *samurai* 23 % ; moines bouddhistes 20 % ; médecins 9 % ; prêtres *shintô* 7 % ; roturiers 38 % ; autres 3 % (H. Passin, *op. cit.*, p. 27, d'après Ototake Iwazô, *op. cit.*).

relatives aux contenus d'enseignement ou aux méthodes. Chaque maître adaptait son enseignement en fonction des élèves qui lui étaient confiés et des métiers auxquels les destinait leur milieu social. Quelques écoles furent créées à l'initiative de *daimyô* éclairés, que l'instruction des masses préoccupait, mais il n'existait aucune politique générale et le shôgunat n'intervenait pas dans leur fonctionnement : il n'y avait ni certification pour les enseignants, ni programmes. Les maîtres étaient complètement libres d'enseigner ce qu'ils voulaient comme ils le voulaient et les parents libres également de leur confier ou non leurs enfants.

Si le nombre élevé des *terakoya* à la veille de Meiji et la diversité de l'origine sociale et de la formation de leurs enseignants laissent entrevoir une très grande variété dans les enseignements dispensés, un ensemble de pratiques pédagogiques communes à toutes et transmises par l'usage et par la tradition s'était cependant constitué au fil des siècles.

Les enfants étaient regroupés en classe-école de 30 à 60 élèves. La scolarisation commençait vers 6 ou 8 ans et se poursuivait jusqu'à 11 ou 13 ans pour les garçons et 12 ou 14 ans pour les filles, soit une durée d'environ 4 ans pour les garçons et 5 ans pour les filles. La fréquentation n'était bien sûr pas régulière, surtout en milieu rural et tout particulièrement en période de grande activité agricole. Les élèves étaient regroupés en fonction de leur niveau, et non de leur âge, et l'enseignement était individualisé. La présence était d'environ 3 ou 4 heures par jour³⁵.

Les premières immixtions du shôgunat dans le fonctionnement des *terakoya* furent assez tardives et consistèrent essentiellement à récompenser des maîtres méritants, sans intervenir pour autant dans les programmes, sinon pour insister sur l'enseignement de la morale et demander, comme Tokugawa Yoshimune 徳川吉宗 (1677-1751) en 1723, que soient utilisés pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture des textes à caractère officiel comme les compilations des principaux règlements en vigueur sous les Tokugawa, *Gohatto sho* 御法度書³⁶, ou encore les « registres des cinq familles », *Goningumi chô* 五人組帳³⁷. Les

³⁵ On trouvera dans le livre de Merry White, *The Japanese Educational Challenge* (Tôkyô : Kôdansha, 1987), la journée reconstituée d'un *terako* du Japon pré-contemporain, p. 53-57.

³⁶ Voir H. Passin, *op. cit.*, p. 34.

³⁷ La population était organisée en « groupes de cinq foyers », « organes de responsabilité collective pour le paiement des taxes, le maintien de l'ordre, la police » (Francine Hérail, *Histoire du Japon des origines à la fin de Meiji*, Paris : P.O.F., 1986, p. 325). Leur finalité était l'instauration d'une

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

shôgun découvraient qu'un peuple éduqué pouvait être un gage de stabilité politique et que ces écoles, propédeutique de la vertu et de l'obéissance, offraient un moyen sinon de contrôler la société du moins d'agir sur elle. Les successeurs de Yoshimune poursuivirent dans la voie qu'il avait tracée et certains firent même préparer des manuels pour les *terakoya* et les *hankô*.

Les gôgaku.

Ces «écoles locales» ou «écoles dans les fiefs», *gôgaku* 郷学³⁸, se développèrent plus tardivement avec l'appui des autorités politiques. Bien que destiné au peuple, l'enseignement qui y était dispensé était d'un niveau supérieur à celui des *terakoya* et la philosophie confucianiste y tenait une place plus importante. Créées le plus souvent à l'initiative des fiefs, elles avaient pour but d'élever le niveau intellectuel des «dirigeants naturels» des classes populaires et de faire d'eux des relais auprès de la population.

Basé sur l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul, dont la maîtrise était nécessaire pour qui voulait s'acquitter d'un rôle public ou social, l'enseignement qu'elles prodiguaient comportait également un endoctrinement moral sévère.

Les *gôgaku* étaient en fait des sortes d'écoles de niveau secondaire accueillant aussi bien des enfants de *samurai* que des enfants du peuple, à mi-chemin entre les *terakoya* et les écoles de fief ou les meilleurs *shijuku*. Certaines étaient d'ailleurs considérées comme des ramifications des écoles de fief auxquelles elles étaient rattachées. Comme ces dernières, et à la différence des *terakoya*, elles étaient supervisées et inspectées. Créées à l'initiative de *daimyô*, elles étaient toutefois financées par le peuple. Beaucoup d'entre elles possédaient leur propre (même si souvent petite) collection de livres.

Les écoles populaires à caractère philosophique ou religieux.

Mentionnons encore deux types d'écoles qui trouvent leur origine dans des mouvements, philosophiques ou religieux, d'éducation populaire qui se développèrent au début du XVIII^e siècle : le mouvement des «Etudes morales», *Shingaku* 心学, d'Ishida Baigan 石田梅岩 (1685-1744)³⁹ et le mouvement des «Bienfaits de la vertu», *Hôtoku* responsabilité collective et d'une surveillance mutuelle. Chacun possédait un registre nominatif, tenu par le chef du groupe, qui contenait toutes les informations concernant chacun de ses membres.

³⁸ Encore appelées *gôgakkô* 郷学校, *gôkô* 郷校 (ou 郷塾).

³⁹ Fils de paysan, devenu apprenti chez des marchands de Kyôto, son

kyô 報徳教, de Ninomiya Sontoku 二宮尊徳 (1787-1856)⁴⁰.

Le premier visait l'élévation morale du peuple et son enseignement⁴¹, qu'il voulait accessible à tous, reposait sur une philosophie mêlant confucianisme, bouddhisme et *shintô*⁴². Il rencontra un certain succès, notamment auprès des marchands⁴³. S'exprimant dans une langue très simple et visant les différents aspects du développement humain, le mouvement *shingaku* connut un grand succès et compta, à la fin de l'époque d'Edo, jusqu'à environ 200 écoles (de type *terakoya* ou *gôgaku*). Celles-ci se singularisaient par leurs pratiques pédagogiques davantage centrées sur la compréhension et la réflexion des apprenants.

Le second, dans une pensée originale pour l'époque, prêchait un mélange d'éthique et de vertu lié à l'activité économique et au travail.

Une fois les différences entre toutes ces écoles posées et la raison d'être de chacune d'elles parfaitement saisie, on peut, bien sûr, en goût pour l'étude l'amena à fréquenter différentes écoles de la capitale. Il ouvrit sa propre école en 1729 après de nombreuses années de formation personnelle et de doutes... D'abord marginal (il ne voulait pas être rémunéré et ne dispensait pas de diplômes), son enseignement attira de plus en plus d'élèves et sa renommée de penseur et d'éducateur se diffusa dans de nombreuses provinces. Voir les nombreux ouvrages qu'Ishikawa Ken 石川謙 consacra à Ishida et à son école dont *Sekimon shingaku shi no kenkyû* 石門心学史の研究 (Etude historique sur l'école d'Ishida Baigan), Tôkyô : Iwanami shoten, 1938. En français, on pourra se reporter au texte de Katô Shûichi, *La philosophie de la subjectivité à l'époque des Tokugawa et le Japon contemporain*, Travaux et conférences de l'Institut des hautes études du Collège de France, Paris : Maisonneuve et Larose, 1986.

⁴⁰ Ou Ninomiya Kinjirô 二宮金次郎. Né dans une famille qui venait d'être ruinée, il réussit, à force de persévérance et de travail, à s'élever seul par l'étude, à récupérer les terres de sa famille et à les faire prospérer. Devenu une sorte de spécialiste de l'économie agricole, il fut le conseiller de plusieurs *daimyô*. A partir de Meiji, sa vie constitua un sujet inépuisable et incontournable des manuels scolaires de langue et de morale.

⁴¹ L'enseignement d'Ishida qui, au début, prônait le développement individuel des capacités innées de chacun tomba par la suite dans une sorte d'édification du peuple centrée sur la morale et sur les différents textes classiques confucéens et bouddhiques.

⁴² 80 écoles en 1803, 134 en 1830 (F. Hérail (1986), *op. cit.*, p. 365).

⁴³ Ishida Baigan œuvra pour légitimer la place des marchands dans la société et instaurer, sur le modèle de la « voie des guerriers », une « voie des marchands ». Fortement imprégnées de confucianisme, ses idées ne remettaient toutefois pas en cause le système politique et social.

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

fonction des aspects de l'éducation ou de la pédagogie étudiés, effectuer tel ou tel regroupement.

Le regroupement le plus souvent effectué, celui qui apparaît à beaucoup comme le plus «naturel», consiste à considérer ensemble les écoles dont les études confucianistes et chinoises constituaient l'essentiel des programmes : écoles shōgunales, écoles de fief, lieux d'études ou préceptorat pour la noblesse, la plupart des écoles privées, des *gōgaku* et des écoles populaires à caractère religieux, et à les opposer à celles dont les contenus étaient plus directement liés à la vie quotidienne : écoles pour le peuple, certaines *gōgaku* et écoles populaires à caractère religieux.

Comme nous l'écrivions au début de notre article cependant, la pertinence de cette dichotomie varie suivant l'objet étudié : utile pour saisir la façon dont était organisé l'enseignement de la lecture (à condition de ne pas considérer les deux ensembles comme parfaitement étanches l'un à l'autre), elle nous paraît en revanche, par exemple, beaucoup moins congruente à la compréhension de la façon dont s'est progressivement imposé dans les programmes l'apprentissage du calcul ou des sciences.

Cette dichotomie ne doit par ailleurs jamais masquer le caractère formidablement hétérogène de toutes ces écoles, caractère qui apparaît encore plus nettement lorsqu'on s'intéresse aux manuels scolaires ou aux ouvrages qui en tenaient lieu.

II. DES MILLIERS D'OUVRAGES SCOLAIRES

Si le manuel scolaire dans sa conception «moderne», c'est-à-dire en tant que :

*support sinon unique, tout au moins encore privilégié, du contenu éducatif, (...) [conforme] à un programme d'enseignement défini (...) au niveau national ou régional, (...) puissant vecteur d'idéologie et de culture [et] (...) produit éditorial*⁴⁴

— et on pourrait ajouter : adapté au développement physique et intellectuel des enfants —, est une création du Japon de Meiji, l'objet «manuel scolaire» considéré comme «principal outil pédagogique dont disposent enseignants et élèves»⁴⁵ existe lui, en revanche, bien avant la Restauration de Meiji.

La grande majorité des supports de lecture utilisés dans les *terakoya* ou les écoles de fief ont en commun d'être des textes qui, à l'origine,

⁴⁴ Alain Choppin, *Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation*, Paris : Nathan Université, 1994, p. 642.

⁴⁵ *Ibid.*

n'ont pas été écrits dans le but de servir de matériaux pédagogiques, notamment en ce qui concerne l'enseignement de la lecture. Encore moins pour l'enseignement de la lecture à des débutants. A l'exception de certains *ôrainono* 往来物 — terme générique qui désigne les ouvrages utilisés comme manuels scolaires pour l'enseignement élémentaire — rédigés à partir du XVII^e siècle à des fins didactiques indéniables⁴⁶, il s'agissait essentiellement de livres vieux de plusieurs siècles écrits dans une langue qui, quand elle n'était pas du « pur » *kanbun*, restait fort éloignée de la langue parlée quotidiennement par les apprenants. La plupart étaient d'un contenu fort complexe, touchant à la morale, à la philosophie, à la politique, à la religion ou à l'histoire et faisaient le plus souvent référence à un monde archaïque qui n'existait plus, à une culture et à une civilisation complètement étrangères aux enfants de l'époque d'Edo.

Il est très difficile de dire aujourd'hui avec certitude quels livres, dans la profusion de ceux dont on sait qu'ils pouvaient être à la disposition des enseignants, servaient réellement à tel ou tel enseignement. En ce qui concerne l'enseignement de la lecture, par exemple, tous, dans un certain sens, pouvaient, en l'absence de programmes détaillés et de toute référence à une matière « langue japonaise », jouer ce rôle puisque, quel que soit le type d'école, apprendre à lire et à écrire — même s'il ne s'agissait pas de lire ou d'écrire les mêmes choses — occupait la majeure partie du temps scolaire. Les enseignants jouissaient d'une liberté totale dans le choix des ouvrages qu'ils utilisaient et seul le respect d'un certain usage ou d'une certaine tradition, variables dans le temps et dans l'espace, faisait que, dans tel ou tel type d'école, tel ouvrage était utilisé ou abordé plutôt que tel autre. Il n'y avait cependant pas, en la matière, de règles strictes dont on pourrait affirmer aujourd'hui qu'elles étaient suivies par tous.

Les deux corpus de textes qu'on distingue assez nettement au début de l'époque d'Edo, ceux utilisés dans les écoles dont l'enseignement reste centré sur les classiques chinois et confucéens et ceux utilisés dans les écoles pour le peuple, ont tendance, au fur et à mesure que l'on s'approche de la Restauration de Meiji, à être utilisés en parallèle, voire de façon complémentaire. La diffusion de la pratique de l'activité de lecture « à haute voix », *sodoku* 素読, dans les *terakoya* aux alentours des ères Bunka-Bunsei entraîne notamment un usage de plus en plus

⁴⁶ Certains de ces *ôrainono* parmi les plus anciens semblent à même de disputer à l'ouvrage de Comenius (1592-1670), *Orbis sensualium pictus* (1654) le titre, généralement attribué à ce dernier, de plus ancien « manuel scolaire » de langue au monde, rédigé à l'attention des débutants et contenant des illustrations.

grand des textes confucéens dans ces écoles. Le mouvement est moins évident dans l'autre sens, les classiques confucéens et les ouvrages chinois n'ayant jamais cessé de constituer le fondement de l'enseignement des *hankô*. Toutefois, grâce à la politique du *shôgun* Tokugawa Yoshimune (au pouvoir de 1716 à 1745) en faveur du développement des «études pratiques» et des «études hollandaises», avec notamment l'assouplissement des lois relatives à l'entrée des livres étrangers, celles-ci furent de plus en plus présentes dans certaines écoles de fief, entraînant l'utilisation d'un nombre croissant d'ouvrages «pratiques», occidentaux et, semble-t-il, de type *ôraimono*. Ce phénomène s'amplifia considérablement dans les dernières décennies de l'époque d'Edo⁴⁷.

Il est ainsi, par exemple, très difficile, jusqu'à la promulgation du *Gakusei* 学制 en 1872 (le texte fondateur du système éducatif moderne) de parler de «manuels de langue» dans l'acception moderne de ce terme. Les enseignants japonais au tout début de Meiji ont en effet le choix entre deux types de matériaux pédagogiques : d'un côté, l'immense corpus d'ouvrages qui servit à l'enseignement de la lecture et de l'écriture tout au long de l'époque d'Edo, et de l'autre, les quelques manuels de conception nouvelle publiés à l'attention des débutants ainsi que des essais sur l'Occident, rédigés dans une langue et un style nouveaux, beaucoup plus simples que ceux des ouvrages utilisés durant l'époque d'Edo.

Sur le terrain toutefois, ils ne sont guère utilisés durant les quelques années qui précèdent — ni non plus dans les années qui suivent immédiatement — la promulgation du *Gakusei* : l'immense majorité des enseignants continue d'enseigner en utilisant les «manuels» de l'époque précédente.

L'opposition classiques chinois/*ôraimono*⁴⁸ est intéressante parce

⁴⁷ La bibliothèque de l'école d'Ashikaga, *Ashikaga gakkô* 足利学校, dans la ville d'Ashikaga, département de Tochigi, et la bibliothèque de Kanazawa (ou Kanazawa), *Kanazawa bunko* 金沢文庫, toutes les deux fondées à l'époque de Kamakura, conservent aujourd'hui encore une collection assez considérable de ces ouvrages, classiques chinois et *ôraimono*.

⁴⁸ Certains spécialistes japonais font remonter l'utilisation comme manuels scolaires des ouvrages appartenant à ces deux corpus à la tradition de la littérature *Gozan* du Moyen Age, dans les premiers temps de la domination de la classe des guerriers, à une époque où l'éducation était encore presque uniquement entre les mains des religieux. Le terme de *Gozan bungaku* 五山文学 désigne à l'origine la littérature, poésie (*kanshibun* 漢詩文) et prose, écrite en chinois au cours de la période de Kamakura et au début de celle de Muromachi par les moines *zen* 禪 sous la double influence de la poésie des

qu'elle permet de bien comprendre quels étaient à l'origine, au Japon, les deux grands groupes de lecteurs-scripteurs : les religieux et les aristocrates — ou, si on préfère, quelles étaient les deux grandes traditions de lecture qui existaient dans ce pays dès avant l'époque de Heian (784-1185): la première, «sacrée», constituée autour du corpus des grands textes classiques religieux⁴⁹ et l'autre, «profane», autour de celui des *ôraimono* dont l'origine est à rechercher dans la tradition épistolaire de l'aristocratie de l'époque de Heian. Mais la dichotomie qui attribue aux seules écoles de fief l'usage des premiers et qui réduit aux seconds les ouvrages utilisés dans les écoles du peuple perd de sa pertinence quand il s'agit d'aborder la réalité des pratiques pédagogiques, notamment dans les décennies qui précèdent Meiji.

Notre présentation des ouvrages utilisés⁵⁰ dans les différentes écoles de l'époque d'Edo ne préjuge donc pas de leur utilisation dans tel ou tel type d'écoles et ne prend en considération que la nature de ces supports et la cohérence interne des cinq grands ensembles qu'ils nous semblent constituer : classiques chinois, livre(s) des mille caractères, classiques japonais, *ôraimono*, classiques pour les filles.

Les classiques chinois.

Le corpus des textes entrant dans la catégorie des classiques chinois, *kanseki* 漢籍 ou *kansho* 漢書, c'est-à-dire l'ensemble des textes écrits en *kanbun* et importés de Chine ou de Corée est extrêmement important. Il se divise en quatre grands sous-ensembles — certains ouvrages pouvant relever de plusieurs catégories à la fois : (1) les Classiques, (2) les textes philosophiques, (3) les textes historiques, (4) les textes littéraires ou poétiques.

LES CLASSIQUES :

Les Classiques (jing) sont des manuels qui ont transmis le savoir et la pensée de l'Antiquité et qui à ce titre ont eu droit à une place à part à côté des philosophes,

Song (960-1279) et du bouddhisme *zen* (Gozan désigne ici les temples *zen* établis, cinq à Kyôto et cinq à Kamakura, au XIV^e siècle). Dans un sens plus large, le terme inclut également les divers écrits de ces moines rattachés à la secte *Rinzai* 臨劑 : journaux personnels, notes, commentaires concernant la poésie et les classiques chinois, ainsi qu'un certain nombre d'*ôraimono* parmi les plus importants.

⁴⁹ Essentiellement confucéens, ces textes comptaient toutefois parmi eux quelques écrits bouddhiques tels que le Sûtra du lotus, *Hoke kyô* 法華經. L'utilisation de ces derniers était cependant beaucoup moins habituelle.

⁵⁰ Les listes d'ouvrages cités ci-après ne sont bien sûr pas exhaustives.

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

*des ouvrages historiques ou des ouvrages littéraires.*⁵¹

Ce sont pour l'essentiel les textes fondamentaux du confucianisme, *judô* 儒道 ou *jukyô* 儒教, rapportant les propos des philosophes ou érudits chinois tels que Confucius⁵² ou Mencius⁵³. Leur(s) auteur(s) en étai(en)t soit les maîtres fondateurs eux-mêmes soit leurs disciples ou leurs exégètes : «Livre de la piété filiale» (*Kôkyô* 孝經)⁵⁴ ; « Petite étude» (*Shôgaku* 小学)⁵⁵ ; Quatre livres (*Shisho* 四書)⁵⁶ : «Grande étude»

⁵¹ Jacques Pimpaneau, *Chine – culture et tradition*, Arles : Philippe Picquier, 1988, p. 232. On lira avec grand intérêt, notamment au sujet du contenu des Classiques et de l'évolution de leur corpus, les chapitres de cet ouvrage intitulés « Les Classiques», « La culture nationale», « L'enseignement» et « Les examens», p. 232-254.

⁵² Kôshi (Kongzi) 孔子 (vers 551-479).

⁵³ Môshi (Mengzi) 孟子 (vers 390-305).

⁵⁴ L'ouvrage rapporte l'enseignement de Confucius concernant la piété filiale, fondement et expression de la vertu en fonction des différentes appartenances sociales (*Xiao jing*). Rédigé vers la fin de l'époque des Royaumes Combattants (403-221) par son disciple Sôshin 曾參. Traduit en français par R. Pinto sous le titre *Le Livre de la piété filiale*, Paris : Seuil, Point sagesse n° 131, 1998.

⁵⁵ Ou « Livre des Manières», il traite d'éthique et d'étiquette et fut rédigé à l'usage des débutants à partir de l'enseignement du philosophe chinois fondateur du néo-confucianisme Shushi (Zhu Xi, 1130-1200), par Ryûshichô 劉子澄 en 1187.

⁵⁶ Ce sont les quatre « textes sacrés» du confucianisme (*Shishu*). Comme les Cinq Classiques, *Gokyô*, qui étaient jusqu'alors considérés comme les textes fondamentaux du confucianisme, étaient d'un accès très difficile, les Quatre Livres furent établis en tant que nouveau canon par Shushi dans le souci de proposer aux débutants des textes plus accessibles. Ils constituèrent à partir du XIV^e siècle « la base de l'enseignement primaire chinois, [et sont] de ce fait devenus des livres populaires, quand bien même rébarbatifs pour les semi-lettrés» (André Lévy, *La littérature chinoise ancienne et classique*, Paris : P.U.F., Que sais-je ? n° 296, 1991, p. 23). On pourra avoir une idée de leur contenu en se référant à l'ouvrage *Sagesse du confucianisme* (Poitiers : F. L., 1995) où ils figurent tous les quatre dans la traduction de G. Pauthier (Paris : Editions J.-P. Migne, 1865) ; voir également la traduction qu'en a donnée Séraphin Couvreur en 1895 (*Les Quatre livres [par Confucius et Meng Tseu, commentaire en chinois de Tchou Hi]*, Ho kien fou : Imprimerie de la mission catholique ; rééditée en 1949, Paris : Cathasia, Les Belles lettres). En ce qui concerne les *Entretiens*, on préférera toutefois la traduction de Pierre Rychmans (Paris : Gallimard, Connaissance de l'Orient, 1987).

(*Daigaku* 大学)⁵⁷, «Juste milieu» (*Chûyô* 中庸)⁵⁸, «Entretiens» de Confucius (*Rongo* 論語)⁵⁹, «[Livre de] Mencius» (*Môshi* 孟子)⁶⁰; Cinq classiques (*Gokyô* 五經)⁶¹: «Classique des mutations» (*Ekikyô* 易經)⁶², «Classique des odes» (*Shikyô* 詩經)⁶³, «Annales de la Chine» (*Shokyô* 書

⁵⁷ Ce livre qui traite des principes confucéens relatifs à la politique et à la société faisait partie, à l'origine, du *Classique des rites* dont il constituait le chapitre 39 (*Daxue*).

⁵⁸ Ce livre qui traite de l'union de l'homme et du Ciel selon la voie de la vérité et de la loyauté et reprend les commentaires de Shushi est attribué à Shishi 子思 (vers 483-402 av. J.-C.) et faisait également partie, à l'origine, du *Classique des rites*, dont il constituait le chapitre 28 (*Zhong yong*).

⁵⁹ *Lunyu*. Ouvrage en dix ou vingt volumes que la légende dit avoir été apporté au Japon par l'érudit coréen Wani vers la fin du IV^e siècle de notre ère. Il rassemble propos et anecdotes liés à la vie de Confucius ainsi que les entretiens que celui-ci eut avec ses disciples. Exprimant les fondements de la pensée du Maître chinois et détaillant les règles d'éthique quotidienne, il est considéré comme le plus important et le plus prestigieux de tous les classiques confucéens. On pense généralement qu'il a été composé, dans la forme sous laquelle il est parvenu au Japon, à l'orée du II^e siècle av. J.-C. Pour A. Lévy (*op. cit.*, p. 25) toutefois, « la version courante aujourd'hui n'aurait été établie qu'au III^e siècle de notre ère à partir de l'édition de Lu, revue à la lumière des deux autres, celle de Qi et celle en caractères antiques ».

⁶⁰ Dernier texte à avoir été intégré parmi les classiques confucéens au XII^e siècle (*Mengzi*).

⁶¹ Ce sont les cinq livres fondamentaux du confucianisme selon le canon de Taisô 太宗 (Taizong, empereur de la dynastie des Tang (618-907)).

⁶² Ou encore « Yiking » (*Yijing*), c'est un livre de divination qui traite des lois de l'univers et des différents phénomènes unissant l'homme et la nature. Certaines parties de l'ouvrage remonteraient au II^e millénaire avant notre ère, plus vraisemblablement aux VI^e ou VII^e siècles avant notre ère. « (...) on y développe des considérations métaphysiques d'une profonde obscurité » (A. Lévy, *op. cit.*, p. 21). Plusieurs traductions existent en français dont celles de Richard Wilhelm et Etienne Perrot, *Yi King, le livre des transformations*, Paris : Librairie de Médecis, 1973.

⁶³ C'est le plus ancien recueil de poésie chinoise, une anthologie de 305 poèmes compilée par Confucius et rassemblant des poèmes du nord de la Chine écrits entre le XI^e et le VII^e siècle av. J.-C. (*Shi jing*). C'est le plus important des classiques sur le plan littéraire. La version qui nous est parvenue date du III^e siècle avant notre ère. Traduit en français (et en latin) par Séraphin Couvreur S. J. sous le titre *Cheu King*, Ho Kien Fou, imprimerie de la Mission catholique, 1896 (réédité en 1950, Paris : Cathasia).

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

経)⁶⁴, «Printemps et automnes» (*Shunjû* 春秋)⁶⁵, «Classique des rites» (*Raiki* 礼記)⁶⁶; etc.

LES TEXTES PHILOSOPHIQUES : il s'agit d'ouvrages philosophiques ou, pour certains, «techniques» (sur la stratégie ou la médecine par exemple), écrits par des philosophes de l'Antiquité, mais ne faisant pas partie des Classiques. Deux des plus utilisés au Japon étaient le « [Livre de] Rôshi» (*Rôshi* 老子)⁶⁷, et aussi le « [Livre de] Sôshi» (*Sôshi* 莊子)⁶⁸.

LES TEXTES HISTORIQUES : « Histoire de la Chine» (*Shiki* 史記)⁶⁹ ; «Commentaires sur les Printemps et automnes» (*Saden* 左伝)⁷⁰ ;

⁶⁴ Sous la forme d'un recueil de paroles, de discours ou d'instructions présentés chronologiquement, cet ouvrage traite des idées politiques et philosophiques de souverains chinois ayant gouverné entre le IX^e et le V^e siècle av. J.-C. (*Shu jing*).

⁶⁵ Ou *Annales de Lu* (*Chunqiu*). Chroniques historiques de l'Etat de Lu entre 722 et 481 av. J.-C. compilées par Confucius et ses disciples. Traduit en français par Séraphin Couvreur : *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan, la chronique de la principauté de Lou*, Paris : Cathasia, 1951.

⁶⁶ Compilation par Taitoku 戴德 (Dai De), érudit de la fin de la Dynastie des Wei (317-557 av. J.-C.), de rites confucéens établis durant la fin de la dynastie des Zhou (1050-256 av. J.-C.) et celle des Han (256 av. J.-C. - 220). Il s'agit en fait du commentaire d'un classique des rites aujourd'hui perdu (*Li ji*). Traduit en français par Séraphin Couvreur : *Li ki*, Ho kien fou : Imprimerie de la mission catholique, 1899 ; réédité en 1950 sous le titre *Mémoires sur les bienséances et les cérémonies*, Paris : Cathasia.

⁶⁷ Lao-Tseu (*Laozi*, vers ? 570-490 av. J.-C.), philosophe chinois taoïste de l'époque des Zhou (1050-256). Ce livre est aussi connu sous le nom de *Rôshi dôtoku kyô* 老子道德經 (La voie et sa vertu, *Dao de jing*). Traduit en français par François Houang et Pierre Leyris, [Lao-tzeu] *La Voie et sa vertu*, Paris : Seuil, Points sagesse n° 16, 1979, 185 p.

⁶⁸ Tchouang-tseu (*Zhuangzi*), philosophe chinois taoïste de l'époque des Royaumes combattants (403-221).

⁶⁹ Ou « Mémoires historiques» (*Shi ji*), l'ouvrage fut rédigé par le célèbre historien chinois Shibasen (Sima Qian) 司馬遷 (145-86 av. J.-C.).

⁷⁰ Appelés aussi *Sashiden* 差氏伝, ou encore *Shunjû sashiden* 春秋差氏伝 (*Chun qiu zuo zhuan*), ce sont des commentaires sur le classique « Printemps et automnes» rédigés par l'un des disciples de Confucius, Sakyûmei (Zuo Qiu Ming) 左丘明.

«Histoire des Han antérieurs» (*Zenkanjo* 前漢書)⁷¹ ; « Histoire des Han postérieurs» (*Gokanjo* 後漢書)⁷² ; «Chronologie historique de la Chine» (*Jijitsugan* 資治通鑑)⁷³ ; «Commentaires sur le *Jijitsugan*» (*Jijitsugan kômoku* 資治通鑑綱目)⁷⁴ ; «(Réponses) aux illettrés qui souhaitent (des éclaircissements)» (*Môgyû* 蒙求)⁷⁵ ; etc.

LES TEXTES LITTÉRAIRES OU RECUEILS DE POÉSIE : «Poésies choisies de l'époque des Tang» (*Tôshisen* 唐詩選)⁷⁶ ; «Trésors de la littérature ancienne» (*Kobun shinpô* 古文真寶)⁷⁷ ; etc.

Le(s) livre(s) des mille caractères.

Le «Livre des mille caractères», *Senjimon* 千字文 (*Qian zi wen*), occupe une place particulière au sein du corpus des classiques chinois. Il s'agit d'un ouvrage en un seul volume composé de 1000 caractères n'apparaissant qu'une seule fois et disposés en 250 versets de 4 caractères chacun.

Abordant de nombreux thèmes, depuis les liens qui unissent l'homme et le Ciel jusqu'à des connaissances plus pratiques touchant à la politique, à l'économie ou à la société, il a l'apparence d'une longue compilation de vocabulaire concernant les domaines les plus divers. C'est le seul classique à avoir été rédigé avec la finalité de faire assimiler un grand nombre de connaissances de base tout en permettant d'apprendre à écrire et à lire. Son contenu et sa forme eurent une influence durable sur les manuels scolaires japonais des

⁷¹ Rédigé au I^{er} siècle (*Qian Han shu*).

⁷² Rédigé au cours de la première moitié du V^e siècle (*Hou han shu*).

⁷³ Histoire de la Chine couvrant la période allant de 403 av. J.-C. à 959. Achevée en 1084, 294 volumes.

⁷⁴ Rédigé par Shushi et Chôshien 趙師淵 (*Zhao Shiyuan*) sous la dynastie des Song du sud (1127-1279), 99 volumes.

⁷⁵ Traduction du titre (*Mengqiu*) par F. Hérail (*La Cour du Japon à l'époque de Heian aux X^e et XI^e siècles*, Paris : Hachette, 1995, p. 143). Livre d'histoire de l'époque des Tang (618-907) qui présente en séquences rimées de quatre caractères, faciles à mémoriser, les faits et gestes de personnages célèbres de l'histoire de la Chine entre l'Antiquité et l'époque des Dynasties du Sud et du Nord (316-589).

⁷⁶ Attribué à Ri Hanryô 李攀竜 (*Li Pan-long*) de l'époque des Ming (1368-1644). Sept volumes rassemblant 465 œuvres de 128 poètes.

⁷⁷ Recueil de poésie et de prose (*Ku-wen chen-pao*) de la dynastie des Song (960-1279) attribué à Kôken 黃堅 (*Huang Jian*). 20 volumes.

périodes moderne et contemporaine.

La version du *Senjimon* la plus répandue au Japon est l'œuvre de Shû Kôshi 周興嗣 (Zhou Xing-li, 470 ?-521), érudit de grande renommée vivant sous la dynastie des Liang (502-556), qui le rédigea sur l'ordre de l'empereur Butei 武帝 (464-549)⁷⁸. Plusieurs ouvrages chinois qui faisaient, comme lui, de l'étude simultanée du vocabulaire et des caractères le point de départ de l'apprentissage de la langue écrite avaient déjà été publiés auparavant en Chine. Le *Senjimon* fut beaucoup utilisé dans sa version originale (*shûkei senjimon* 周系千字文), mais également modifié pour être mieux adapté à la réalité de la société et de la civilisation japonaises. La première version «japonisée» (*ikei senjimon* 異系千字文) connue est le *Zoku Senjimon* 続千字文 rédigé en 1132 par Miyoshi Tameyasu 三善為康 (1049-1139). Beaucoup d'autres suivirent. Les versions originale et japonisées furent très diffusées pendant toute l'époque d'Edo et beaucoup d'*ôraimono* reprirent leur façon de présenter des listes de vocabulaire autour de thèmes précis. Son influence dura bien après la Restauration de Meiji, en fait tant que fut accordée au *kanbun* une place de choix dans les programmes éducatifs. Aujourd'hui encore, c'est un manuel apprécié dans les écoles de calligraphie.

A la différence des *ôraimono* qui allaient s'inspirer de son contenu et de sa présentation, et même si par la suite on aura parfois tendance à le considérer comme un des leurs, le vocabulaire qu'il proposait était à la fois plus fondamental et plus universel. Alors que les *ôraimono* apparaissaient comme des manuels destinés au peuple dont le contenu représentait déjà une fin en soi (apprendre un vocabulaire, une terminologie, voire une technique particuliers à un métier ou à un domaine précis et pratique), le *Senjimon*, par la nature du vocabulaire et des connaissances qu'il véhiculait, constituait la première étape d'un enseignement plus général et plus ambitieux qui visait la formation complète de l'être humain. Dès son introduction dans l'archipel, il fut considéré comme la clé permettant d'accéder à la lecture «supérieure», celle des classiques chinois. Ainsi, à une époque, entre le III^e et le VI^e siècle, où les aristocrates et les religieux japonais n'avaient pas d'autre possibilité pour accéder à l'écrit que d'apprendre le *kanbun* et d'écrire dans une langue qui n'était pas celle de leur pays, le *Senjimon*, même mal adapté à la société japonaise, constituait

⁷⁸ Wu Di. Le *Senjimon* auquel il est fait référence dans le *Kojiki* (712), le *Nihon shoki* 日本書紀 (720) et le *Kogo shûi* 古語拾遺 (807) et qui aurait été introduit par le Coréen Wani (和邇 pour le *Kojiki* et 王仁 pour le *Nihon shoki*) sous le règne de l'empereur Ôjin (fin du IV^e siècle) ne serait donc pas celui-là. Selon certains spécialistes il pourrait s'agir, si l'existence de Wani était avérée, d'une version plus ancienne du *Senjimon* rédigée autour du II^e siècle.

un formidable outil d'apprentissage pour les débutants. Il devint alors au Japon, comme il l'était déjà en Chine, l'ouvrage de base de l'étude élémentaire, laquelle reposait essentiellement sur la mémorisation des caractères.

L'écriture — le fait de former correctement et joliment les signes — était considérée, dans l'enseignement classique, comme l'apprentissage de base le plus important : une bonne maîtrise de l'art de rédiger (de mettre par écrit ses idées) impliquait à la fois une bonne connaissance et une bonne pratique de l'art de tracer les signes ainsi qu'une bonne capacité d'expression. Les premières s'obtenaient par un entraînement répétitif et rigoureux de la main «traceuse» de signes, et la seconde par la lecture attentive de ces mêmes signes qui devait permettre de les comprendre un par un et d'en maîtriser l'utilisation.

«De tous les arts, l'écriture est le plus important» est-il écrit dans le *Saiyôshô* 才葉抄⁷⁹. Cette idée de la primauté de l'apprentissage de l'écriture sur tous les autres apprentissages se retrouve chez la plupart des auteurs ou penseurs du Moyen Âge japonais⁸⁰. L'écriture est considérée comme le fondement de la lecture, elle-même fondement de l'étude, et le *Senjimon* est l'outil créé pour en acquérir la maîtrise.

D'un point de vue pédagogique, on peut voir dans le procédé consistant à enseigner les caractères au travers de versets très courts et «sonnant» bien le souci de faire «mémoriser» mieux et plus facilement les signes étudiés et les connaissances véhiculées. Toutes les versions «japonisées» ont repris ce principe en se contentant le plus souvent d'actualiser le vocabulaire. Même celles qui comprenaient des illustrations restaient très proches de la version originale. Pour Ogata

⁷⁹ L'ouvrage, de Fujiwara Norinaga 藤原教長 (1109- ?), était un traité d'écriture et de calligraphie rédigé à la fin de l'époque de Heian (source : *Shinkô gunsho ruiju* 新校群書類従, tome 21 p. 511 ; cité par Ogata Hiroyasu 尾形裕康, *Waga kuni ni okeru senjimon no kyôiku shiteki kenkyû* 我国における千字文の教育史的研究 (Etude historique des pratiques éducatives concernant le *Senjimon* au Japon), Tôkyô : Azekura shobô, 2 tomes, 1966, p. 14).

⁸⁰ Kokan Shiren 虎関師錬 (1278-1346), un moine érudit de la secte *Rinzai* à qui on doit une histoire du bouddhisme japonais, le « Livre d'explications de l'ère Genkô » *Genkô shakusho* 元亨釈書, écrivait qu'« avant de lire un livre, toute personne doit d'abord avoir appris à écrire les signes, à tracer les traits et les points » (*Isei teikin ôrai* 異制庭訓往来, *Gunsho ruiju* 群書類従, tome 9, p. 483). Son'an Reigen 村菴靈彦 (1403-1488) écrivait dans un ouvrage consacré lui aussi à l'écriture, *Son'an shôkô* 村菴小稿 : « Je pense que la lecture est inférieure à l'écriture. Une fois que l'on a copié quelque chose, on ne l'oublie plus jamais. C'est le moyen de l'étude pour la vie entière. » (*Zoku gunsho ruiju* 続群書類従, tome 12, p. 532). Ces deux exemples sont cités par Ogata H., *op. cit.*, p. 15.

Hiroyasu, les versions japonisées du *Senjimon* représentent la synthèse, idéale pour l'époque, entre cette version originale et les *ôrainmono*⁸¹. Elles constituent par ailleurs aux yeux de ce chercheur l'unique clé pouvant mener à une bonne connaissance de l'éducation antique : Ogata voit en effet en elles la « matrice » de tous les livres rédigés ultérieurement à l'attention des enfants.

Le fait que leur nom n'apparaisse pas toujours dans les programmes ou dans les listes de manuels des diverses institutions scolaires de l'époque de Heian à celle d'Edo — il relevait en effet de la formation la plus élémentaire, laquelle se déroulait en général en dehors de celles-ci⁸² — ne doit pas minimiser son importance : le *Senjimon* fut, dans ses multiples versions⁸³, l'un des manuels les plus utilisés de toute l'histoire de l'éducation au Japon⁸⁴.

Les «classiques» japonais.

Du point de vue de la pédagogie de la langue, les « classiques » japonais représentent un ensemble extrêmement hétérogène. Leur corpus regroupe des ouvrages écrits aussi bien en *kanbun*⁸⁵ qu'en *kana* ou en *kana majiri bun*, reflétant en cela les états successifs de la langue écrite japonaise depuis les premiers textes connus jusqu'aux écrits du XIX^e siècle. Sur le plan des contenus, ce corpus se compose aussi bien d'ouvrages historiques que de textes littéraires (prose et poésie) ou de livres de morale, sans oublier les textes de lois ou règlements divers.

OUVRAGES HISTORIQUES : «Chronique des choses anciennes» (*Kojiki* 古事記)⁸⁶ ; «Chroniques du Japon» (*Nihon shoki* 日本書紀 ou *Nihongi* 日本

⁸¹ *Op. cit.*

⁸² Cette réalité de l'époque du *Daigaku* et des *kokugaku* perdura avec les écoles de fief de l'époque d'Edo qui n'incluaient pas l'enseignement de l'écriture pour débutants dans leur cursus.

⁸³ Ogata H. en recense 959 versions, tous types confondus, parues entre l'époque de Nara et 1875.

⁸⁴ Le Décret sur l'administration des départements, *Fuken shisei junjo*, de mars 1869, qui accordera une place de choix à l'écriture (*shogaku* 書学), s'inscrira ainsi tout à fait dans la continuité des pratiques et des conceptions des époques précédentes.

⁸⁵ *Gikanbun* 擬漢文, « *kanbun* d'imitation », ou *hentai kanbun*.

⁸⁶ « (...) compilé en 712, [il] traite des origines à 628, en un langage mixte, pur chinois ou langue nationale notée au moyen de caractères chinois utilisés pour leur son. » (F. Hérail (1986), *op. cit.*, p. 26). Il revint idéologiquement au

記)⁸⁷ ; « Histoire du Japon abrégée » (*Koku shi ryaku* 国史略)⁸⁸ ; « Histoire politique du Japon » (*Nihon seiki* 日本政記)⁸⁹ ; « Histoire non officielle du Japon » (*Nihon gaishi* 日本外史)⁹⁰ ; « Histoire du Grand Japon » (*Dai nihon shi* 大日本史)⁹¹ ; etc.

LIVRES DE MORALE : « Brève histoire du Japon » (*Sanjikyô* 三字經)⁹² ; « Enseignements de la vraie parole » (*Jitsugokyô* 実語教)⁹³ ; « Enseignements pour les enfants » (*Dôjikyô* 童子教)⁹⁴ ; « Testament goût du jour à partir du XVIII^e siècle.

⁸⁷ Ainsi que les cinq autres ouvrages avec lesquels il compose les « Six histoires nationales » *Rikkokushi* 六国史. Compilées sur ordre impérial, elles sont rédigées en pur chinois. Le *Nihon shoki* fut achevé en 720.

⁸⁸ Ouvrage écrit en *kanbun* retraçant l'histoire du Japon des récits mythologiques à 1588. Cinq volumes rédigés par le confucianiste Iwagaki Matsunae 巖垣松苗 (1774-1849) et publiés en 1826.

⁸⁹ Histoire politique du Japon en seize volumes rédigée en *kanbun* par le confucianiste et historien Rai San'yô 頼山陽 (1780-1832) et publiée après la mort de celui-ci en 1845.

⁹⁰ Histoire du Japon en 22 volumes consacrée essentiellement au Moyen Age et à l'époque d'Edo. Rédigée en 1827 par Rai San'yô en *kanbun* (voir note précédente).

⁹¹ Histoire du Japon du premier empereur mythique Jinmu 神武 à l'empereur Go Komatsu 後小松 (1377-1433). 397 volumes. Entreprise à l'initiative du *shôgun* Tokugawa Mitsukuni 徳川光圀 en 1657, sa rédaction ne sera achevée que 250 ans plus tard... en 1906.

⁹² Livre de morale pour enfants de l'époque d'Edo, rédigé par Ôhashi Jun 大橋順 sur le modèle du *Sanjikyô* chinois de Wang Bo-hou 王伯厚 de l'époque des Song (960-1274) et qui présentait par versets de trois caractères chinois les actes de courage et de vertu des héros de l'histoire japonaise.

⁹³ Livre de morale en un volume pour enfants contenant des maximes et des préceptes extraits des classiques chinois. Il date de la fin de l'époque de Heian et est attribué à Kûkai 空海 (774-835). C'est probablement le seul manuel qui avec le *Senjimon* fut utilisé sans interruption pendant plus de huit siècles jusqu'à la Restauration de Meiji. Écrit en *kanbun*, sa première et très célèbre maxime offre un bon exemple de son contenu : « La montagne est précieuse non parce qu'elle est haute, mais parce qu'elle porte des arbres. », *Yama takaki ga yue ni tôtokarazu / ki aru o motte tôtooshi to nasu* 山高故不貴、以有樹為貴.

⁹⁴ Livre en un volume qui, en 330 versets de 5 caractères chacun, présentait des préceptes de morale destinés aux enfants : maximes confucéennes, bienfaits de la science, comportements modèles de personnages historiques chinois, etc. Sa rédaction a été influencée par le *Jitsugokyô* avec lequel il fut

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

d'Imagawa Ryôshun» (*Imagawa jô* 今川状)⁹⁵ ; etc.

TEXTES DE LOIS OU DOCUMENTS ADMINISTRATIFS : Règlements en vigueur sous les Tokugawa (*Gohatto sho* 御法度書) ; « Registres des cinq familles » (*Goningumi chô* 五人組帳) ; etc.

ŒUVRES LITTÉRAIRES : «Recueil des dix mille feuilles (ou règnes)» (*Man.yôshû* 万葉集) ; «Dit du Genji» (*Genji monogatari* 源氏物語) ; «Contes d'Ise» (*Ise monogatari* 伊勢物語) ; «Contes du Yamato» (*Yamato monogatari* 大和物語) ; «Histoires qui sont maintenant du passé» (*Konjaku monogatari* 今昔物語) ; «Notes de chevet» de Sei Shônagon 清少納言 (*Makura no sôshi* 枕草子) ; récits historiques tels que le *Heike monogatari* 平家物語 ainsi que de nombreux recueils de *haiku* ou de *waka* présentés dans des ouvrages de type *ôraimono*, etc.

Les ôraimono

Ôraimono 往来物 est un terme générique qui a fini par désigner tous les ouvrages utilisés en tant que manuels scolaires pour l'enseignement élémentaire, celui des *terakoya* notamment, entre l'époque de Kamakura (1185-1333) et la Restauration de Meiji. A l'origine cependant, le terme, qui apparaît dans la deuxième moitié de l'époque de Heian (seconde moitié du XI^e siècle), désignait simplement des recueils d'«échanges de lettres», *shôsoku ôrai* 消息往来⁹⁶.

souvent réuni en un seul volume à partir de 1650 sous le titre de *Dôjikyô heishô* 童子教併抄, « Recueil combiné destiné à l'éducation des enfants ». Son auteur et sa date de rédaction sont inconnus, bien qu'il s'agisse, semble-t-il, d'un ouvrage de la fin de l'époque de Kamakura. Plus récent que le *Jitsugokyô*, le *Dôjikyô* était pourtant lui aussi écrit en pur chinois, et son contenu empreint de philosophie bouddhique et confucéenne restait souvent hermétique aux enseignants eux-mêmes. Les deux ouvrages eurent une grande influence sur la formation morale des Japonais et furent notamment utilisés pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture dans les *terakoya*. Ils sont souvent considérés comme faisant partie des *ôraimono* avec lesquels ils partagent de nombreuses caractéristiques.

⁹⁵ (1325-1420). Texte relevant à la fois de l'instruction morale et des règlements législatifs régissant un fief.

⁹⁶ Le plus ancien *ôraimono* est le *Meikô ôrai* 明衡往来, « Correspondance d'Akihara » (encore appelé *Unshû shôsoku* 雲州消息, ou *Unshû ôrai* 雲州往来, « Lettres de la province d'Izumo ») rédigé par Fujiwara Akihira 藤原明衡 (989-1066), gouverneur d'Izumo. Il s'agissait d'un recueil, en deux ou trois tomes, de lettres écrites par Fujiwara Akihira et de leurs réponses, chaque

On connaît aujourd'hui environ 7000 ouvrages différents⁹⁷ entrant dans la catégorie des *ôraimono* : tableaux de vocabulaire, manuels de correspondance, éléments de mathématiques ou de sciences, traités de morale, récits historiques, descriptions géographiques, techniques agricoles ou artisanales, etc. Beaucoup étaient utilisés pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture. Ce sont des ouvrages de première importance au regard de l'histoire de l'éducation durant l'époque d'Edo, mais également de celle de l'ère Meiji : leur influence sur les premiers manuels du nouveau système éducatif sera en effet très forte, soit que ceux-ci les imitent, soit, au contraire, qu'ils cherchent à s'en démarquer.

Les lettres qui composaient ces recueils avaient la particularité d'être rédigées, selon les règles de l'époque, autour d'un thème (un mois, une saison, une activité, un lieu, etc.) à l'aide d'un vocabulaire très différent dans chacune et aussi précis que varié. Leur finalité était d'enseigner, à la fois, les signes de l'écrit et les connaissances considérées comme nécessaires à la vie quotidienne. Ce sont les tout premiers outils pédagogiques « purement » japonais, c'est-à-dire rédigés par les Japonais eux-mêmes pour leurs propres enfants⁹⁸. Leur finalité n'était pas de préparer à l'étude du *kanbun* ou des *kangaku*, mais de véhiculer des connaissances de base sur des domaines précis. Leur diffusion et leur utilisation en tant que manuels élémentaires à partir du début de l'époque de Kamakura furent rapides et générales. Elles se poursuivirent jusqu'à la Restauration de Meiji et même au-delà, le département de l'Éducation, nouvellement créé, incluant certains couple de lettres correspondant à un mois de l'année.

⁹⁷ Voir Ishikawa Matsutarô 石川松太郎, *Nihon kyôkasho taikei – ôrai hen* 日本教科書体系 – 往来物 (Panorama général des manuels scolaires japonais – *ôraimono*) (17 volumes), Tôkyô : Kôdansha, 1968-1972. Voir également, du même auteur, *Ôraimono no seiritsu to tenkai* 往来物の成立と展開 (Naissance et développement des *ôraimono*), Tôkyô : Yushôdô, 1988, ainsi que les différents travaux d'Ishikawa Ken 石川謙, *Ôraimono ochiboshû* 往来物落穂集 (Etudes sur les *ôraimono*), Tôkyô : Bunshûdô, 1927 ; *Kôrai ni tsuite no kenkyû* 古往来についての研究 (Recherches sur les anciens *ôraimono*), Tôkyô : Kôdansha, 1959 ; et de Komori Isamu 小森勇, *Terakoya no ôraimono* 寺子屋の往来物 (Les *ôraimono* des *terakoya*), département de Saga : Shiotachô, 1990. En anglais, voir R. P. Dore (*op. cit.*, p. 275-290) et H. Passin (*op. cit.*, p. 31-35).

⁹⁸ L'apparition des tout premiers ouvrages à vocation scolaire rédigés par les Japonais et contenant des connaissances propres au Japon remonte en fait à la fin du X^e siècle (voir F. Hérail (1995), *op. cit.*, p. 143-144), les *ôraimono* de la deuxième moitié du XI^e siècle s'inscrivant dans le prolongement de ces premières tentatives de donner aux élèves japonais des « manuels » adaptés à leur propre culture.

d'entre eux dans ses directives d'enseignement ou en faisant rédiger de nouvelles versions. Utilisés tout d'abord pour l'instruction des enfants de *samurai* avant d'être retirés des cursus quand les écoles créées pour ces derniers se consacreront exclusivement à l'enseignement des classiques chinois, puis utilisés dans les écoles accueillant les enfants du peuple, leur histoire, qui s'étale sur près de huit siècles, se confond avec celle de la diffusion de l'enseignement élémentaire.

S'intéresser à leurs utilisateurs successifs, c'est suivre à la trace la diffusion ou la « descente » du modèle éducatif au sein des différentes composantes de la société : les enfants de la noblesse durant l'époque de Heian ; les enfants des guerriers des classes supérieures qui rejoignent les précédents et étudient ensemble dans les temples au sein des premières *terakoya* durant l'époque de Kamakura ; puis les enfants des classes moyennes et inférieures de guerriers durant les époques de Muromachi et d'Azuchi-Momoyama 安土桃山時代 (1573-1603) ; les fils de commerçants, d'artisans et de paysans, enfin, durant l'époque d'Edo, les plus riches d'abord, puis tous les autres.

Au fur et à mesure que se diffuse l'éducation, le nombre des *ôrainmono* augmente considérablement et leur contenu se diversifie. Le terme même s'étend progressivement à tous les ouvrages utilisés dans les *terakoya*, qu'ils aient ou non, comme le *Jitsugokyô* ou le *Dôjikyô*, la forme de recueil de missives, ou qu'ils soient d'origine japonaise ou chinoise, comme le *Senjimon*⁹⁹.

Leur rédaction et leur utilisation dépendaient du rôle qu'ils pouvaient jouer dans la transmission de connaissances quotidiennes, professionnelles ou morales. Ils n'étaient le fruit d'aucune politique éducative conçue à l'avance et leur contenu évolua au fil des changements qui affectèrent la société japonaise : durant l'époque de Kamakura apparurent des *ôrainmono* centrés sur les régions et les fiefs ; durant celles de Muromachi et d'Azuchi-Momoyama, on supprima toute référence au monde de la Cour et de l'aristocratie qui n'intéressait pas les classes moyennes des guerriers : les textes se recentrèrent sur

⁹⁹ La classification de Takahashi Shunjô 高橋俊乗 (*Nihon kyôiku bunka shi* (2) 日本教育文化史 (Histoire culturelle de l'éducation japonaise), Tôkyô : Dôbun shoin, 1933) qui fait autorité inclut dans la catégorie des *ôrainmono* tous les ouvrages qui contiennent le mot *ôrai* ou un terme synonyme dans le titre ainsi que tous ceux dont le contenu s'apparente aux *ôrainmono*, que l'appellation figure ou non dans le titre (Ichikawa Masafumi 市川真文, *Edo kôhanki no yomikata shidô ni okeru kinô buntan ni tsuite* 江戸後半期の読み方指導における機能分担について (La répartition des fonctions dans l'enseignement de la lecture dans la seconde moitié de la période d'Edo), *Kokugoka kyôiku* 国語科教育 (L'Enseignement de la langue japonaise), vol. 30, p. 57-63, p. 63).

la vie quotidienne de ces derniers et le vocabulaire qu'ils utilisaient ; durant l'époque d'Edo enfin, les métiers et les activités commerciales inspirèrent l'essentiel des *ôraimono* rédigés. Leur évolution fut également conditionnée par les changements qui affectèrent le «corps enseignant» au fil des différentes époques : majoritaires durant la période de Kamakura, les religieux cédèrent progressivement la place aux guerriers et aux laïcs issus du peuple.

Les nouveaux *ôraimono* s'ajoutant aux ouvrages disponibles sans les faire disparaître pour autant, leur corpus, à la veille de Meiji, comprenait aussi bien des «manuels» ayant plusieurs siècles d'existence que des ouvrages rédigés dans les décennies, voire dans les années, précédant la Restauration.

Pédagogiquement et du fait de la difficulté pratique à les enseigner, on passa des *ôraimono* qui présentaient les missives telles quelles à ceux qui les ordonnaient en fonction de leur vocabulaire, puis à ceux qui les complétaient par des listes de mots ou d'expressions d'usage quotidien ou nécessaires à la rédaction de la correspondance. Les *ôraimono* de vocabulaire, mots ou expressions courtes, commencèrent à apparaître dans la seconde moitié de l'époque de Kamakura. Leur apparition était la conséquence de la division de la formation élémentaire en deux niveaux, laquelle réservait au «niveau inférieur» les mots et les expressions courtes, et au «niveau supérieur» les modèles de phrases, de correspondances ou de textes.

Au début de l'époque de Muromachi, on scinda en deux les modèles de lettres trop longs de façon à en faire deux «leçons» distinctes entre lesquelles on intercala des listes de vocabulaire ou d'expressions. Se répandirent alors les *ôraimono* qui, à l'exemple du *Teikin ôrai* 庭訓往来 sur lequel nous reviendrons, se présentaient comme une synthèse des recueils de correspondance et des recueils de mots et expressions. A partir de l'époque de Muromachi, on s'écarta petit à petit du style de la correspondance pour présenter d'autres types d'écrits de la vie quotidienne : inventaires ou descriptions d'objets, de lieux, présentation de documents de la vie publique, etc. Avec l'époque d'Edo enfin, les *ôraimono* devinrent de véritables outils de diffusion du savoir — de tous les savoirs —, et la méthode évolua vers une pratique qui combinait un enseignement de l'écriture par des exercices de copie des modèles qu'ils contenaient (*tenarai* 手習) avec l'acquisition, par la lecture, des connaissances qu'ils véhiculaient. Les styles d'expression des différents ouvrages se diversifièrent : style littéraire, poésie, articles, notes, descriptions, récits, biographies, dictionnaires ou encore, le plus souvent, simples «listes» de vocabulaire, etc.

Les *ôraimono* utilisés le plus fréquemment pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture peuvent être divisés en six grandes catégories,

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

certains d'entre eux pouvant relever de plusieurs catégories à la fois¹⁰⁰ :

1 - *ôraimono* de type *iroha* いろは / 伊呂波¹⁰¹ :

iroha seul ou présenté en parallèle avec d'autres mots transcrits à l'aide d'un ou plusieurs *kanji*.

2 - *ôraimono* qui présentent des listes de *kanji* ayant trait au vocabulaire d'un domaine particulier : chiffres, géographie, saisons et climat, etc.

3 - *ôraimono* de type *nayose* 名寄 :

recueil de mots, d'expressions ou de noms propres classés méthodiquement (noms de famille, personnages célèbres, généalogies, dynasties, fonctions officielles, végétaux, animaux, objets, professions, lieux, provinces, etc.).

4 - *ôraimono* de type correspondance, *shôsoku ôrai* 消息往来 :

recueil de correspondance aux thèmes plus ou moins ordonnés, et complétés, ou non, de listes de vocabulaire et d'expressions ayant, ou non, un rapport avec la rédaction de lettres.

5 - *ôraimono* ayant trait à la vie quotidienne ou à l'exercice d'une profession.

6 - *ôraimono* pour la transmission d'un contenu éducatif dépassant le recueil de correspondance ou la simple énumération : *ôraimono* historiques, géographiques, ayant trait à l'enseignement de l'écriture ou bien encore présentant des connaissances de bases touchant à divers domaines, y compris la poésie¹⁰².

¹⁰⁰ Cette classification très simplifiée, synthèse des propositions apparaissant dans les ouvrages de références sur les *ôraimono* précédemment cités en notes, ne prend en compte que l'aspect général des *ôraimono* et leur finalité pédagogique liée à leur contenu. Pour une classification plus détaillée, sur le plan historique et sur celui des contenus, on se rapportera au *Nihon kyôkasho taikei ôrai hen* (op. cit.) et tout particulièrement à l'introduction du tome 7 (p. 13-101) pour les *ôraimono* de type *iroha* ou *nayose* et à celle du tome 8 (p. 9-90) pour les *ôraimono* de type « correspondance ».

¹⁰¹ L'*iroha* ou *iroha uta* (いろは歌 / 伊呂波歌) d'après ses trois premières syllabes (comme notre « abc ») est le plus ancien des classements de syllabaire. De caractère mnémotechnique, il se présente sous la forme d'un poème d'inspiration bouddhique de la fin du X^e siècle où chaque syllabe n'apparaît qu'une seule fois.

¹⁰² Un bon exemple de ce type d'*ôraimono* est le *Terako chie kagami* 寺子知恵鏡, « Livre des connaissances pour les élèves des *terakoya* » (milieu de l'époque d'Edo), qui offrait plus que de simples listes de vocabulaire et donnait des informations scientifiques, historiques, littéraires, militaires, etc. ; bref, une somme de connaissances qui en faisait un ouvrage assez proche de l'objet « manuel scolaire » tel qu'on l'a connu par la suite.

L'un des plus célèbres *ôraimono* de l'époque d'Edo, le *Teikin ôrai*, datait de l'époque des Ashikaga 足利時代 (1392-1467)¹⁰³. Réimprimé plus de 170 fois seul¹⁰⁴, il comprenait quatre lettres concernant les cérémonies, les jeux et les passe-temps, quatre autres au sujet des occupations domestiques des fermiers, des artisans et des marchands, quatre encore sur la construction des maisons, le travail ménager, la cuisine, etc., quatre à propos du bouddhisme, des moines et des temples, deux sur la guerre, les armes et l'entraînement militaire, deux sur l'administration locale, deux sur la justice et les procès et deux enfin sur la maladie et les médicaments. Vingt-quatre lettres en tout, deux par mois. Entre deux lettres étaient intercalées des listes de mots rassemblés autour d'un thème particulier. Rédigé en *hentai kanbun* (chinois «modifié»), il s'inspirait des premiers *ôraimono* constitués uniquement de lettres de l'époque de Heian, mais était plus ambitieux, puisque visant également à transmettre des connaissances. Il est très représentatif des *ôraimono* composés durant les périodes de Kamakura et de Muromachi et fut l'un des plus utilisés pour l'apprentissage de l'écriture tout au long de l'époque d'Edo.

Le style dans lequel il était rédigé ainsi que son contenu étaient toutefois assez mal adaptés aux enfants de l'époque d'Edo, par endroits même incompréhensibles¹⁰⁵ : le monde dont il faisait état avait tout simplement cessé d'être et la langue n'était pas celle des enfants qui l'utilisaient. Les enseignants éprouvaient eux aussi parfois beaucoup de difficultés à en comprendre le sens et devaient, pour s'assurer de la lecture de tel ou tel caractère ou de la signification de tel passage, s'en remettre aux commentaires disponibles.

Les raisons pour lesquelles ce genre d'ouvrage continuait d'être utilisé ne sont pas bien claires — l'étaient-elles à l'époque ? A moins

¹⁰³ Attribué à Genne 玄恵 (?-1350), moine de la secte Tendai 天台, originaire de Kyôto, qui vécut entre l'époque Kamakura et l'époque des Cours du Nord et du Sud (Muromachi).

¹⁰⁴ Chiffre nettement plus élevé si on tient compte des éditions où il se trouvait réuni avec d'autres textes. Source : *Nihon kyôkasho taikai ôrai hen* (op. cit.). Voir également Ishikawa Ken 石川謙, *Teikin ôrai ni tsuite no kenkyû – kyôkasho no toriatsukaikata kara mita gakushû hôhô no hattatsu* 庭訓往来についての研究 – 教科書の取扱方から見た学習方法の発達 (Recherches sur le *Teikin ôrai* : développement de la méthode d'apprentissage étudiée à partir de l'utilisation des manuels), Tôkyô : Kaneko shobô, 1950.

¹⁰⁵ Certaines éditions plus récentes comportaient parfois des dessins ou des croquis explicatifs afin d'aider les enfants à comprendre ce dont il était question.

de penser, comme le suggère R. P. Dore, que si :

(...) personne ne s'interrogeait sur le caractère approprié de l'utilisation du Teikin ôrai [c'était sans doute] parce que celui-ci avait de tout temps été utilisé.¹⁰⁶

Un autre *ôrainono* également très largement utilisé et très représentatif, bien que plus tardif, était l'«Ôrai des marchands», *Shôbai ôrai* 商売往来¹⁰⁷. Reproduit et imité de nombreuses fois, il en existe des dizaines de versions différentes. Ses premiers mots : «Les mots qu'un marchand a en général à utiliser sont les suivants : (...)» précédaient une énumération de termes ayant trait aux grains, aux vêtements, aux armes, aux matériaux précieux, au vocabulaire des écritures commerciales, aux unités et aux techniques de calcul, etc. Il existait des *ôrainono* de ce type pour à peu près tous les métiers de l'époque d'Edo ou tous les domaines de la vie sociale, même si certains n'étaient que de simples «dictionnaires» de *kanji* illustrés. Conséquence du formidable développement économique que connaissait alors le Japon, ils furent beaucoup utilisés à partir du milieu du XVIII^e siècle. A la différence du *Teikin ôrai* par exemple, ces *ôrainono* présentaient l'avantage «pédagogique» d'être davantage en relation avec la vie quotidienne des enfants, celle de leur proche entourage ou leur futur métier.

Les classiques pour les filles.

Réservés aux jeunes filles et aux femmes, mais pouvant relever de toutes les catégories précédemment citées, ces ouvrages se distinguaient des autres classiques par leur contenu et leurs destinataires : «Préceptes pour les femmes» (*Jo kunshô* 女訓抄)¹⁰⁸ ; «Grande étude pour les femmes» (*Onna daigaku* 女大学)¹⁰⁹ ; «Entretiens

¹⁰⁶ R. P. Dore, *op. cit.*, p. 278.

¹⁰⁷ Rédigé par Hori Ryûsuiken 堀流水軒 (1688-1703), calligraphe et écrivain d'Ôsaka, durant l'ère Genroku (1688-1703). Il est extrêmement représentatif de l'évolution que connurent les *ôrainono*.

¹⁰⁸ Publié en 1642, pas de *kanji*.

¹⁰⁹ Manuel d'instruction illustré pour jeunes filles rédigé par Ogawa Hikokurô 小川彦九郎 et Kashiwara Kiyouemon 柏原清右衛門 en s'inspirant largement d'un chapitre de l'ouvrage de Kaibara Ekiken 貝原益軒 (1630-1714) *Wazoku dôjikun* 和俗童子訓 (« Préceptes sur les coutumes destinés aux enfants japonais») publié en 1710. Le titre exact de l'ouvrage est *Onna daigaku takara bako* 女大学宝箱 (« Boîte-trésor de l'instruction féminine»). Voir *La Grande étude des femmes*, traduit par Claire Dodane, Tôkyô : Monographies de la Maison Franco-Japonaise, 1995.

[de Confucius] pour les femmes» (*Onna rongô* 女論語)¹¹⁰ ; «Livre de la piété filiale féminine» (*Onna kôkyô* 女孝経)¹¹¹ ; «Le testament d'Imagawa pour les femmes» (*Onna Imagawa* 女今川)¹¹² ; etc.

Une liste illimitée.

La lecture des règlements des écoles ou des journaux personnels de tel ou tel érudit ou guerrier amène à prendre conscience du caractère quasiment illimité de la liste des ouvrages utilisés comme «manuels» durant l'époque d'Edo : non seulement tous ceux que nous avons cités existaient en plusieurs versions dues à des auteurs différents et publiées à diverses époques, mais à côté des deux grands corpus constitués par les classiques chinois et par les *ôrainono*, tous les ouvrages rédigés ou introduits au Japon, tous les types d'écrits officiels ou privés, en *kanbun* (chinois), *hentai kanbun*, *kana majiri bun* (écrits mêlant *kanji* et *kana*) ou simplement en *kana* (*wabun*), littéraires ou administratifs, poétiques ou religieux, tous ont pu, un jour ou l'autre, au gré de tel ou tel enseignant, être utilisés dans un contexte scolaire en tant que supports pédagogiques. Ce fut notamment le cas de tous les classiques japonais, historiques ou littéraires, après l'essor des « études nationales » à la fin du XVIII^e siècle. Et il en fut de même pour de nombreux ouvrages «occidentaux» dans les dernières décennies de l'époque d'Edo.

Jusqu'à la proclamation du *Gakusei* de 1872, en effet, et pendant quelques années encore après celle-ci, certains enseignants allaient utiliser, comme supports de lecture notamment, des ouvrages d'un style nouveau, rédigés dans une langue plus simple et moins obscure que l'ancienne langue des lettrés, mais cependant difficiles d'accès car rédigés à l'attention d'un public adulte¹¹³. Il s'agissait d'ouvrages

¹¹⁰ Ou *Jo rongô*, livre de préceptes rédigé à l'attention des femmes par l'érudite chinoise Sôtai Ko 曹大家 (Cao Da-jia, 45-117), sur la demande de son souverain dont elle éduquait les filles (époque des Han postérieurs). Fait partie de l'ensemble des « Quatre livres pour les femmes », *Onna shisho* 女四書, publié au Japon en 1656. Réécrit vers le milieu de l'époque d'Edo par Sawada Kichi 澤田きち.

¹¹¹ Publié en 1656.

¹¹² Publié en 1737.

¹¹³ On trouve ainsi mentionnés, dans les programmes d'août 1872 des nouvelles écoles élémentaires de Kyôto (fondées en 1868), aussi bien des titres de classiques chinois que des ouvrages plus récents contenant des « connaissances occidentales » : le *Livre de la piété filiale* et le *Mencius* y côtoyaient les « Règlements législatifs de tous les pays », *Bankoku kôhō* 万国公法 (1865) ou

contemporains, récits ou essais, ayant trait aux «choses de l'Occident», tels que *Seiyô jijô* 西洋事情 (L'Etat de l'Occident, 1866-70), *Shôchû bankoku ichiran* 掌中万国一覽 (Petit atlas du monde, 1869), *Kyûri zukai* 窮理図解 (Livre de physique illustré, 1868), *Sekai kuni zukushi* 世界国尽 (Tous les pays du monde, 1869), tous de Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 (1835-1901) — et plus tard, du même, *Gakumon no susume* 学問のすすめ (L'Appel à l'étude, 1872) —, *Seiyô ishokujû* 西洋衣食住 (L'Habillement, la nourriture et le logement en Occident, 1868) de Katayama Junnosuke 片山淳之介¹¹⁴, *Seiyô yobanashi* 西洋夜話 (Causeries du soir occidentales, 1871-73)¹¹⁵, *Tenpen chii* 天変地異 (Calamités naturelles, 1867) d'Obata Tokujirô 小幡篤次郎 (1842-1905), etc.

Citons également quelques titres de manuels d'un nouveau genre conçus dès avant le *Gakusei* en tant qu'ouvrages scolaires destinés à des débutants : *Uhimanabi* うひまなび (Premières études, 1868), de Yanagawa Harukage 柳河春蔭 (1832-1870), *E.iri chie no wa* 繪入知恵の環 (Les Anneaux magiques — ouvrage illustré, 1870)¹¹⁶ et *Chie no itoguchi* ちえのいとぐち (Amorce du savoir, 1871) de Furukawa Masao 古川正雄 (1837-1877), ou encore *Keimô tenarai no fumi* 啓蒙手習之文 (Introduction à l'écriture, 1871) de Fukuzawa Yukichi, etc.

Nous ne nous attarderons pas ici sur ces ouvrages dont la description dépasse le cadre de cet article. Leur existence méritait cependant d'être signalée car leur rédaction dans les dernières années de l'époque d'Edo et les toutes premières de l'ère Meiji et leur adoption dans les classes traduisaient tout autant une volonté de rompre avec l'ensemble des anciens manuels que le manque d'ouvrages scolaires qui caractérise cette période.

EN GUISE DE CONCLUSION/POINT DE DÉPART AU SUJET DE L'ÉTUDE DES PRATIQUES PÉDAGOGIQUES DE L'ÉPOQUE D'EDO ET DE L'ÈRE MEIJI

Au lendemain de la Restauration de Meiji, les programmes des écoles élémentaires créées par le nouveau pouvoir ne font dans un premier temps que reprendre ceux des *terakoya*. Durant les quatre années qui précèdent la promulgation du *Gakusei*, les quelques rares nouveaux manuels ou les livres récemment publiés qui peuvent en tenir lieu sont, au bout du compte, peu utilisés. Les enseignants et les responsables des écoles s'en tiennent aux ouvrages qui leur sont le manuel d'« Initiation à la géographie», *Chigaku kotohajime* 地学事始 (1870).

¹¹⁴ Ou Junkichi 淳吉 (? - ?).

¹¹⁵ Kinokuniya Genbei 紀伊国屋源兵衛 (éd.).

¹¹⁶ Ce terme désigne une sorte de « casse-tête chinois », il est utilisé ici pour désigner un outil à même de développer l'intelligence des enfants.

familiers, c'est-à-dire à ceux qui ont servi de manuels scolaires durant toute l'époque d'Edo.

La plus grande partie des supports utilisés reste d'une très grande complexité, qu'il s'agisse des anciens manuels, *ôrainmono* ou Classiques, ou des nouveaux — trop nouveaux — manuels imités de l'Occident qui déroutèrent de nombreux enseignants. Les leçons demeurent centrées sur les maîtres qui décident seul du rythme de la progression et des matériaux utilisés : l'utilisation de ces derniers, au sein de chaque école, est le plus souvent figée et sans souplesse, quasiment immuable, sinon « rituelle ». A côté des nouvelles écoles créées à partir de 1869 et baptisées *jinjô shôgaku* 尋常小学 (« écoles élémentaires ») ou *gôgakkô* 郷学校 (« écoles de campagne »)¹¹⁷, les différentes écoles de l'époque d'Edo : *terakoya*, *gôgaku* ou *shijuku*, continuent en fait de fonctionner comme avant, animées par les mêmes maîtres et centrées sur les mêmes matériaux pédagogiques ou sur des matériaux d'une complexité équivalente¹¹⁸.

Par ailleurs, même si les nouveaux manuels d'après 1872 allaient être en grande partie rédigés en prenant pour modèle des manuels

¹¹⁷ Etablies par le « Décret sur l'administration des départements », *Fuken shisei junjo* 府県施政順序, du 17 mars 1869, dont les instructions constituent la première tentative d'instaurer une école élémentaire nationale ouverte à tous. Les premières de ces écoles avaient pour origine les classes d'enseignement « élémentaire » des anciennes écoles de fief et étaient destinées à préparer les élèves des classes supérieures de la société à entrer à l'école moyenne. Les secondes étaient censées prodiguer une instruction de base aux enfants des marchands, des artisans et des paysans. La dénomination des premières allait survivre pour désigner, ultérieurement, les écoles élémentaires, mais ce furent les secondes, les *gôgakkô*, qui constituèrent le socle des futures écoles élémentaires d'après 1872. Leurs programmes variaient d'un département à l'autre et même d'une école à l'autre en fonction de la plus ou moindre grande autonomie que chacune possédait face à l'autorité dont elle dépendait. La seule différence qu'il y avait entre ces écoles et les anciennes *gôgaku*, *gôkô* ou autres *terakoya*, se situait ainsi moins dans le contenu des programmes, qui ne différait guère, que dans le fait que ceux-ci n'étaient plus à présent établis par un seul individu, comme c'était le cas dans les *terakoya*, ou par quelque responsable du fief, comme dans les *hankô*, mais « officiellement » fixés par les autorités des communautés locales ou des groupes de personnes impliquées.

¹¹⁸ Il faudra attendre 1871 pour qu'un début de changement soit perceptible à la suite de la promulgation du décret sur l'abolition des fiefs et l'établissement des départements, *haihan chicken* 廃藩置県, et de l'établissement du département de l'Education, *monbushô* 文部省, qui rendront « techniquement » possible la mise en place d'un système éducatif réellement unifié, centralisé et national.

LA PAYSAGE SCOLAIRE À LA VEILLE DE MEIJI

occidentaux, l'influence des ouvrages de l'époque d'Edo (forme, fond moral, etc.) allait continuer de se faire sentir pendant encore une bonne dizaine ou vingtaine d'années.

L'étude du corpus des manuels scolaires de l'époque d'Edo et de leur évolution, croisée avec celle des différentes institutions scolaires qui ont vu le jour tout au long de cette époque, constitue ainsi un passage obligé non seulement pour connaître la réalité pédagogique du Japon pré-contemporain, mais également pour comprendre celle du début de Meiji, et notamment les tâtonnements pédagogiques — sinon les errements — résultant de l'inadéquation entre, d'un côté, la volonté exprimée par le nouveau pouvoir de nouvelles pratiques et d'une nouvelle culture scolaires et, de l'autre, la survivance des anciennes écoles ainsi que l'utilisation de manuels ne prenant en compte ni les besoins des enfants ni leurs intérêts et limitant la réflexion pédagogique à une simple présentation des supports d'enseignement des plus abordables aux plus obscurs.

ILLUSTRATIONS

Illustration 1 (pp. 44-45) :

Représentation des quatre classes de la société figurant en page de garde du *Shoshoku ôrai* 諸職往来, paru à Nagoya (date inconnue). 25 pages.

Illustration 2 (pp.46-47) :

Les deux premières pages du *Shoshoku ôrai*.

智信一乃以文武治
 國以志孝弟家以系
 為彰先德以感大傳
 功名是武家之取以志
 異也勲臣歷列之身

職仕来
文士農工商
至寶日用萬物調達
中源や就中武門
首於庶民能守仁義礼